

Cf. Caton, Agr. 6, 2, *si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit*; et Varro le déduit exactement, R. R. 1, 24, 3, *hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiuia esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas a' olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud*. Dans Varro, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par *haurire, *hōrire « épouser »*. Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute *hostōrium* cf. *hostia*.

hūe : v. *hic*.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. *homō*.

humēō : v. *umeō*.

humerus : v. *umerus*.

humilis : v. *humus*.

(h)umor, (h)umidus : v. *umor*.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, *telus, terra*; par réaction du genre sur la forme, ablatif *humū* dans Varro cité par Non. 488, 5 sqq., génitif *humūs* dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus): terre (en tant que partie basse); sol; locatif *humī* « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, *terra, ut putant, eadem et humus; ideo Ennius (Sc. 411 V.) in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum, et quod terra sit humus, ideo es humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humilimus, quod in mundo infimus humus*. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés : *humilis* « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; *humiliter, -ūs, -ūtula, -ūtūdō* (Gloss.); *perhumilis, thelohumilis* (très tardifs); et à basse époque *humiliō* (*humilis*, cf. *leūare/leūis*, etc.), *humiliatiō* et *humiliōtō, -ās = ταπτών* (cf. *nōbilis*, *nōbiliō*), *humilitatiō* (Gloss.); *humilisō* (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; *humō, -ās* « enterre (les morts), d'où *humātō, -or* (rare), -*tus, -ūs* m.; *inhumātūs* « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître *inhumātūs* avec *in-* local, « mettre en terre, inhumer », d'où *inhumātō* : *pollinctō* (Gloss.); *circum-, ob-humō*. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu **terrāre, *interrāre* dans ce sens. Cf. aussi *homō*.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est *terra*, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de *humilis* sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. *uim, humal*; le britt. *uyll, uyllod*.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. *ἐρή* et à all. *erde*. L'autre, *χόνη, χαυά*, a pour correspondant le mot dérivé *humus*, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de *terra*. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans *kṣdāh*, locatif *kṣdāmī*, génitif *jmdāb* (et *gmdāb*), gr. *χόνη*, v. irl. *dú* (génitif *don*), v. Rev. celt., 40, 437, à consonne *zəmō*, locatif *zemi*. Le hittite a *tegan*, génitif *dagnās*, loc. *dagan* issu de **g(h)eθhōm-*, le *tokh*. A *ikam* (B. kan) Pedersen, *Groupement*, 41 sqq., et aussi Kretschmer, Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérivés, en -ā : gr. *χαυάτēs* et *χαυάd* (avec le composé *χεωχαυάd* « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. *zemija* et lit. *zēmē*, en -o- dans lat. *humus*. Malgré la forme en -o-, lat. *humus* a gardé le genre féminin en général; le locatif *humī* peut appartenir au type consonantique : cf. *Karthāgīni* et l'adverbe *hērī*, et M. Niedermann se demande si le nominatif *humus* n'en serait pas tiré.

Lat. *humilis* rappelle gr. *χθαυάλος* et *χαυράλος* (de dérivé en -ā) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. *zēmās* « bas », *zēmīn* « en bas », *zēmīnās* « en bas », on admettrait un radical **hom-* « terre » pour expliquer l'adverbe *osco-ombrion* attesté par ombr. *hondra, hutra* (et *hundrus?*) « *infrā* », *hondomū* « *infimū* », osq. *hutruis* « *inferti* »; il s'agirait, comme dans *infrā*, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé *homō*.

Le traitement de l'*o* radical n'est pas clair; cf. le cas de *umerus* (et de *hūmānus*).

hybrida (*ibrida*; *hybris*, *ibris* dans Dracontius), -ās m. : *hybrid-*, bâtarde, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucro, *propter obscūrum ius ciuitatis* (Val. Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique : britt. *efrydd* « estropié »? A rapprocher sans doute des gloses : *iber, ἡμένος* et *inbrum, ἡμένοννος*, *πρόβατον*, cf. Plin. 8, 199, (*musimonum*)... *e generi et ouibus natos prisci imbrus* (si, toutefois, il ne faut pas lire *umbros*, v. *umber*) *uocauerunt*.

La graphie *hybrida* est celle des meilleurs manuscrits d'Horace et de Valère Maxime et se retrouve dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec *θέρια*, *θέρια*; cf. Eurip., H. f. 181, *τετρακολεξ θέρια*.

hymnus, -I m. : hymne. Emprunt au gr. *ὕμνος*, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé *hymnō, hymni-dicūs, -sonus; hymnificātūs; hymnoperitus*. Celtique : irl. *immon*.

hyoscyamos (-*um*), -I m. : jusquiaume. Emprunt d'abord savant au gr. *ὕσκαμος*, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (*eosci, iusqui-, uosqui-, bosqui-*). M. L. 4250.

hysex, -*icis* f. (iex) : nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-être corruption de *esox*.

hystrix, -*icis* f. : porc-épic. Emprunt au gr. *ὕστριξ*. M. L. 4250 c.

Dérivé : *hystriculus* : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec *hirsūtēlūs, δαστρόπτωτος*.

laccā, -ae f. : mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'explication par *iac(c)ulum* est invraisemblable.

iacēō, -ēs, -ūl, -ērē : « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), être étendu » et « être abattu », sens physique et moral (opposé à *stārē*). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infectum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif *iacētūs* est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4562; B. W. *gisant*.

Si substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un *iacētūs* de la Lex Burg.; toutefois, certaines formes romaines supposent **iacile*, **iacētē*, **iacūm* « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé **iaciētē* « être couché », M. L. 4563.

Composés : *ad-iacēō* (= *ταράχειμα*), cf. M. L. 169 et 168, **adiacēns, adiacēntia* (Aug.), substantif sans doute du nominatif pluriel *adiacentia*, -iūm « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous *āsance*, *circum*, *con*, *dē*, *inter*, *ob*, *prae*, *re*, *sub*-iēre, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et créés à l'imitation des composés de *κεῖμα* et évités (sauf *adiacēre*) par Cicéron et César. Quintilien emploie *circumacentia*, -iūm pour désigner le « contexte »; Rufin *subacentia*, -ae pour traduire τὸ θωκεῖσθαι; Boèce *iacēre* pour τὸ κεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iacēō, -is, -īcēi, iactūm, iacētē : jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme -*iez, -icis* des composés : 1^o *ob(i)ez, ὅβις* « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». La nominatif singulier est à peu près inutile; *obex* est refait sur *obīcīs*; Virgile et Ovide scandent *obīcē* comme un dactyle; Silius, 4, 24, *ōbīcēs*, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2^o *subicēs* f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), *subicēs Ennius in Achille pro subiectis posuit cum dixit nubes* [2] : « *Per ego deum subicēs umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saevo (et) spiritu* »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactūs, -ūs m. : jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », *iactūm facere leuandae nauis causa*, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans *iactūra*, -ae (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni **iacētē*, **iacētē* n'existent dans le simple. De *iactūra* : *iactūrō, -āris* (Ital.), *iactūrātūs* « qui frequenter patitur iactūram » (Gloss.).

iaculus : de jet; substantivé dans diverses acceptations techniques : *iaculus* (scil. *fūnis, laqueus*) : lasso; *iaculus*

I

(*serpēns*) : sorte de serpent qui se jette sur sa proie; *iaculum (rēte)* : épervier (d'où *rēteiaclārī* (Fronton); *iaculum (tēlūm)* : javelot, M. L. 4570. Dénominatif : *iaculor, -āris* (*iaculō*) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; *iaculor* (-lō).

Fréquentatifs de *iaciō* : *iactō, -ās* : lancer souvent ou avec force; et par suite : 1^o agiter (sens physique et moral); 2^o mettre en avant (sens moral), *sē* *iactārē, iactārē genus, nōmen* « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. *iactātō, iactātō* et *iactātia* (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs : *iactātūs* (à partir d'Aulu-Gelle), *iactātūs* (Greg. Naz.), *iactātūlūs* (tardif). *Iactārē* (tectārē; cf. M. L. *Einf.* 3, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de *iaciō* (il traduit βάλλει dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé *iacere* dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; *iactō, -ās* (T.-L. Plit.) : même sens que *iactō* et même dérivés tardifs.

iaciō a fourni de nombreux composés en -*iaciō* : *abiaciō, adiaciō, circumiaciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, eiciō, etc.*, dont le préverbé, quand il se termine par une voyelle *co-*, *dē*, *ē*, *prō*, *rē*, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : *cōiciō, dēiciō, eiciō, prōiciō, rēiciō* (c'est-à-dire *co-iaciō, dē-iaciō, rē-iaciō*), tantôt se contractant avec l'*i* qui le suit : *iciō, reiciō*, cf. *ret*, et *et*, *ei*; *ei(i)us* dissyllabe et *etius*. Quand le préverbé se termine par une consonne : *ab*, *-ad*, etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et *amicre*, dont la parenté avec *iaciō* n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbé « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type *ab-iaciō*, dans lesquelles le préverbé était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine *abiciō* se lisait et se prononçait *abiciō*, avec un groupe -*ii* noté par un seul *i*; à cause de l'aversion des Latins pour les groupes *ii* et *uu* (cf. *iuentā = iuuentā, oinuor-sei = oinuorset*, etc.; v. M. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme *deiciōt* (présent) du Mediceus et du Romanus dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, *Manuel*, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type *seruos, uolt*, etc. Mais la graphie par un seul *i* dissimulait l'allongement « par position » du préverbé et a amené les scensions du type *ābiciō, ādiciō*, qui semblent, du reste, postérieures à *ābiciō, ādiciō*, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, *Harv. Stud.* 6, 84-

Icona, -ae f. : image. Forme tardive tirée de l'accusatif de *εἰκόνα* ; cf. *lampada*, etc.

***Ida**, -ae f. (?) : mot sans doute ibérique, attesté dans les C. E. 479, 5 avec le sens de « territoire, contrée ». En tout cas, non latin.

ideicō : pour cela, pour cette raison ; *ideicō quod* = *ideō quod*. Cf. *quōcīrcā* = *quāpropter, quamobrem, quārē*. Synonyme de *ideō*, sans doute créé pour renforcer par le renouvellement une expression vieillie. Doit être de création relativement récente, bien qu'on le trouve déjà dans Plaute. D'emploi plus rare que *ideō*, sauf dans Cicéron ; v. tableau comparatif dans Thes. s. u.

Idem, eadem, idem : pronom-adjectif d'identité composé de *is* + la particule -*dem* qu'on retrouve dans *ibidem, indidem, itidem, tantidem, totidem*, etc. Proprement « celui précisément », puis « le même ». Souvent joint à des pronoms personnels ou démonstratifs : *ego idem* « moi précisément », *hic idem* « celui-ci même ». Souvent employé dans les comparaisons : *qui et moribus eisdem essent quibus dominus*, Cic., Verr. 2, 3, 25, 62. On voit que le corrélatif de *idem* est *qui* ; mais, d'après l'analogie des autres mots introduisant une comparaison, on rencontre aussi après *idem*, *atque, ac, et, quam (quasi), ut*, et même l'ablatif [*Homerus*]... *eadem alius sōpiūs quīete est*, Lucr. 3, 1038 (l'ablatif est plus vraisemblable que le datif d'après *similis*). *Idem* n'a pas survécu dans les langues romanes, où il a été remplacé par des formes dérivées de *ipse*. Composé : *identidem* (de **idemidem*?) : de même et de même, à plusieurs reprises. La formation est obscure. Créations tardives : *identitās* (= ταυτότης) ; *idemloquium* (= ταυτολογία).

L'étymologie de *idem* a été beaucoup discutée et l'on n'est arrivé à rien de certain. Au point de vue latin, *idem, eadem*, etc., et de même *ibidem, itidem, tandem, etc.*, se coupent naturellement en **is-dem, ea-dem*, etc., *ibī-dem, *īa-dem, *tam-dem*, etc., et une particule -*dem* n'a rien de surprenant en regard de -*dam, -dum*. Mais le neutre *idem* a un -*d* simple, à la différence de *quod-dam, quiddam* ; ceci suggère une coupe *id-en*. Or, l'abrége de Festus, 67, 5, a une glose *emem, eundem* (et un glossaire porte *imeum, τὸν αὐτὸν*), CGL II 77, 23, qu'il faut sans doute corriger en *imem* ou *emem*, à moins qu'il ne faille couper *im-enum* ? ; le -*en* qui est ici serait l'accusatif de *is*, qui est attesté par ailleurs ; le -*en* final serait une particule pareille à celle qu'on a dans le démonstratif skr. *im-ām* « celui-ci » ; dès lors *idem* se couperait *id-en* et répondrait à skr. *id-ām* « ceci ». Une particule lat. -*en* figure, du reste, dans *i-en*, avec la même valeur que dans *idem*, et, avec un sens plus vague, dans *quid-en, aut-en, tam-en* (de **iam-en*) ? ; v. aussi sous *enim*. Mais il ne résulte pas de là qu'il faille tirer d'une fausse coupe de *idem* ou *eodem* la particule -*dem* ; le *d* de *cd* s'est amui trop tard, et la forme *idem* ne se coupa pas naturellement en *i-dem*. Tout se passe donc comme s'il y avait eu une particule -*en*, d'origine indo-européenne, et une particule -*dem*, de même type que -*de* (*quā-de*), -*dam*, -*dum* (v. la bibliographie dans Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, p. 285). Le procédé qui consiste à exprimer l'identité par un démonstratif suivi d'une particule d'insistance se retrouve en ombrien, avec *er-ont* « idem », *isunt* « item », *surur-ont* « item »,

etc., et en arménien, où l'on a : *so-yn, do-yn, no-yn* même, avec les trois démonstratifs personnels ; le langage n'ajoute la particule qu'au démonstratif anaphorique à ceci près, les types ont même structure. L'osque *is-dum* « idem » doit sans doute s'analyser *is-id-om*.

identidem : v. *idem*.

ideō : composé de *id* accusatif neutre de relation « (et) ceci » et de *eō* ablatif instrumental de *id* qui annonce ou reprend un *quod* (et secondairement un *qui* ou un *ut*) qui suit ou qui précède, donc proprement « ceci par ce [que], pour que ». C'est là l'emploi premier de *ideō*, cf. Lucr. 1, 1054-1056, *ideo mundi naturalis stare sine ullis ictibus externis... quod in medium si omnia nixa*. L'ablatif *eō* n'est d'ailleurs pas nécessairement exprimé ; cf. Tér., Hec. 368, *laetam exclamationem exiuit !, id quod me asperxerat*. Puis *ideō* s'est employé absolument avec le sens de « pour cette raison ». Ancien classique. Cf. le précédent et *ideircō*.

idiota, -ae m. : ignorant. Emprunt au gr. *ἰδιώτης*, terme de la langue des écrivains et des artistes, passé dans la langue commune, et notamment dans la langue de l'Église, avec son dérivé *idioticus*, M. L. 4255.

Idolum, -ī n. : image. Terme de la langue philosophique, emprunté au gr. *εἴδωλον* ; répandu par la langue de l'Église au sens de « statue de faux dieu ; idole » avec ses composés ; passé en germanique : ags. *idol* ; et celtique : irl. *ídal*, britt. *idol*.

idōneus, -a, -um : propre à, apte à. S'emploie absolument, ou avec un complément introduit par *ad*, ou au datif, ou même à l'ablatif (d'après *dignus*) ; plus rarement avec *in* ou avec l'infinitif. Comme *dignus*, peut-être également suivi de *qui* ; cf. Cic., Lael. 1, 4, *idem mihi Laeli persona uisa est quae de amicitia disserit*. Ancien, usuel, classique. Appartient surtout au vocabulaire de la prose (les poètes préfèrent *aptius*). Comparatif tardif : *idōneior* (Dig.). Adverbe : *idōne* (rare). Substantifs : *idōneitās* (St. Aug.) ; *idōnītas* ; *idōnia*, (Loi Sal.) ; *peridōneus* (classique). — N'est demeuré que dans le v. fr. demi-savant *aoine* (= *idoine*), M. L. 423 et irl. *idan*.

Étymologie obscure. Certains y voient un dérivé *ideō*, issu de *idōneus* par dissimilation et comparaison *ultrōneus, extrāneus*. Osthoff, IF 5, 290 sqq., l'explique comme dérivé de **id-dō* « vers ceci » ; pour *dō*, cf. *dō* et v. h. a. *zu*, all. *zu*. Construction arbitraire.

***idūriō, -ōnis** m. : mot de sens inconnu, qui figure dans une inscription, CIL VIII 23422 ; cf. Thes. s. t.

idūs (*eidūs*, cf. osq. *eidūis* « *īdibus* », thème en -*ūum* f. pl. : les ides, division du mois qui tombait le 15 en mars, mai, juillet, octobre, et le 13 dans les autres mois). Mot étrusque d'après Varr., L. L. 6, 28, ab *quod Tusci itus, uel potius quod Sabini idus dicunt* ; cf. Grotte, Sat. 1, 15, 17, attribue également aux Étrusques un verbe *īduare* : *īduidere*, purement imaginaire. Ancien et usuel ; conserve en campidanien, M. L. 4257 ; et celtique : irl. *id*.

Dérivés : *īdūlis ouis... quae omnibus idibus īdū* ; *mactabatur*, P. F. 93, 3 ; *īdūrius*, CIL II 4468. L'explication ancienne par une racine indo-européenne signifiant « briller » (il s'agirait de « nuits claires, en pleine lune »), cf. lat. *āedēs* (v. ce mot), a été abandonnée parce que la racine est de la forme **aid-* dans les langues occidentales. La forme osque y contredit et le sens n'y est pas favorable ; car *āiōō* signifie « je brûle » plutôt que « je brille ». Mais on n'a trouvé aucune autre étymologie indo-européenne qui satisfasse. Les mots étrusques cités supposent plutôt un emprunt du latin à l'étrusque, et il n'y a pas de raison de ne pas se tenir à l'indication de Varron.

īeucor (*iocur*, époque impériale), *īecoris* ou, plus tardif, *īecinoris* (*iocinoris, -ēris*) n. : foie. Souvent au pluriel dans la langue populaire, cf. gr. *τὰ ἄρτα* (Sept.), fr. « les foies », le foie se composant de plusieurs parties ; v. Vendryes, Rev. Phil., 36, 204. La flexion ancienne devait être *īecur*, **īecinīs* ; le génitif *īecoris* a été refait sur le modèle *tempus, temporis* ; *īecinoris* est une contamination de **īecinīs* et de *īecoris* (le *iocinus* cité par Charisius, GLK I 48, 20, est refait à son tour sur *iocinoris*) ; cf. *īter* et *īemur*. L'o de *īecur* est sans doute dû à l'influence du vocalisme de la syllabe suivante.

Dérivés : *īecusculum* : petit foie. Fait d'après *corpusculum*, avec le sentiment que *r* de *īecur* représentait un ancien *s* ; cf. *rōbur, rōbustus, honor, honōs, urbor, arbōs*, etc. C'est ainsi que s'expliquent les nominatifs *īocinus* et *īemus* dans Audollent, *Defix. Tab.* 135 ; **īecunānum* : *ūictimarium*, P. F. 101, 23.

Bas latin : *īecorōsus* « (h)épaticus », CGL II 582, 13, et *īecorālis*, II 325, 29 ; *īecorīticus* ; *īocinērōsus* ; *īequāri* (?)

Usité de tout temps en latin, *īecur* a été remplacé dans les langues romanes par un terme de cuisine, *īicātum* ; v. *ficus*.

Mot indo-européen à suffixe *-r/n-* et variation du vocalisme radical : ē dans skr. *yākṛ, yakñā*, pers. *jīgar*, v. lit. *jeknos* ; ē dans gr. *ἡπαρ, ἡπατός*, av. *yākārə* ; le mot est altéré dans lit. *eknos, āknos* (on a aussi *jāknos*) et dans arm. *leard* (pour *l*, cf. v. pruss. *lagno*, si *l* n'y est pas une simple faute), et a disparu dans d'autres langues : germanique, slave, celtique.

īēiūnus, -a, -um (*īaiūnus*, Plt.) : qui est à jeun, affamé ; de là « maigre, sec, pauvre », etc., M. L. 4582. Sur *īēiūnūm* « intestin grêle » (= *νῆστος*), v. Celse, 4, 1, et Isid. 9, 19, 65.

Dérivés : *īēiūnūm* n. « jeûne », comme *(in)fortūnūm, pecūnia*, M. L. 4581 a ; celtique : irl. *ōine, cēt-ōin* ; *īēiūnītās*, comme *ōportūnītās* ; *īēiūnīos* (ā, ī, Plt.), comme *pecūniōs*. A basse époque apparaît dans la langue de l'Église *īēiūnō, -ās* (et *īēiūnōr*) « jeûner » et ses dérivés, M. L. 4581 ; et 2670, **disēiūnārē* ; *īēiūnīdīcīs* (Gell.), traduction de *τεχνολόγος*.

īēiūnō est sans doute en rapport avec le verbe : *īēiūnō* (*āntō*) ; -ās et *īēiūnōtō* (*īaiētō*) : faire son premier déjeuner ; d'où *īēiūnātūlūm* (*īaiētō*) ; *īēiūnātūlūm* (*īaiētō*, P. F. 473, 1). Les manuscrits se partagent entre les formes en -ā- et les formes en -e-, les formes à redoublement et les formes sans redoublement ; cf. Non. 126, 8 sqq. ; Pl. Cu. 73 ; Suét. Vit. 7, 3 et 13, v. Skutsch, ALLG 7, 527. De même, les formes romaines remontent à *īēiūnātārē*, M. L. 4584, et *Einf.* 3, p. 158 ; comme à *īēiūnātārē* et *īēiūnātūrē*.

īēiūnō, -īs m. : feu. Se dit aussi au pluriel, *īēiūnēs*, comme *āquāe*, et comme *āqua*, auquel il s'oppose et avec lequel il forme couple (cf. *īēiūnētārē* et *āquātārē*), a le genre animé ; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas īēiūnēs, quod fetus ab eius umore*. Souvent employé en poésie pour désigner des objets faits de feu ou qui répandent de la chaleur ou de la lumière : éclairs, astres. En est arrivé à désigner l'éclat lui-même : *īēiūnō oculōrum, metalli, zmaragdi*. Au sens moral se dit des « feux » de l'amour, de la colère, etc. ; et Virgile arrive à dire *meus īēiūnēs, Amyntas*, B. 3, 66, dans le sens où les poètes du xv^e siècle diront « ma flamme ». Noster enfin l'emploi de *īēiūnēs* dans *sacer īēiūnēs* « feu sacré, érysipèle ».

īēiūnō, ancien, usuel, mais concurrencé par un terme nouveau et plus concret, *īēiūnēs*, n'a pas passé dans les langues romanes, sauf dans un dérivé attesté en vieux roumain, M. L. 4257 a.

Dérivés : *īēiūnētārē* : petit feu ; *īēiūnētārē* : *πυραλλίς*

Mot de type populaire à redoublement expressif, de forme instable et sans étymologie. La longue initiale est peut-être une longue de « position », comme dans *maiōr*, et faut-il lire *īēiūnūs*.

īigūr : *nunc quidem pro completionis significacione ualeat, quae est « ergo ». Sed apud antiquos ponebatur pro « inde » ei « postea » et « tum », P. F. 93, 7. Particule de liaison, signifiant « alors » et « donc », qui se place, comme *enīm*, tantôt en tête de la phrase, si on veut lui donner une valeur forte, tantôt (le plus souvent) après le premier mot, s'il est considéré comme enclitique (*tum īigūr* quinze fois dans Plt., qui a deux fois *īigūr tum* ; *īigūr deinde*, St. 86 ; *īigūr demūn* quatre fois contre un exemple de *demūn īigūr* ; cf. Lodge, *Lex. Plaut.*, s. u.) ; on le trouve aussi, mais plus rarement, à l'intérieur de la phrase, cf. Plt., Epid. 151, *quid illa fiet fidicina īigūr* ; cf. Quint. 1, 5, 39.*

Chez Plaute, le sens de « alors » pour *īigūr* est encore fréquent ; la conjonction est souvent jointe à un mot interrogatif comme *quid*, et pléonastiquement à *tum* ou à *post* pour les renforcer ; cf. l'emploi du fr. « alors » dans la conversation. En corrélation aussi avec *ubi, quandō*. Cf. Lindsay, *Synt. of Pl.*, p. 99. Du sens temporel on est passé facilement au sens logique ; il en est de même pour « donc » en français. Usité de tout temps. Non roman.

On a supposé que *īigūr* serait *āgitūr* avec le traitement *i* d'intérieur du mot ; en effet, *īigūr* se trouve souvent employé comme mot accessoire après le premier mot de la phrase. Mais Lindsay, *Latein. Spr.*, p. 630, et Brugmann, IF 16, 495, ont écarté cette idée, assez arbitraire, parce que, à date ancienne, *īigūr* est souvent en tête de la phrase. Le mot serait dès lors sans étymologie. Aussi J.-B. Hofmann, dans *Walde-Hofmann, Lat. et Wört.*, s. u., retient-il l'hypothèse suggérée par la forme du mot.

īignārūs : v. *gnārūs*.

īignāus : v. *nāus*.

īignīa : *uitia uasorum fictilium*, P. F. 93, 14. Non attesté en dehors de cette glose. Emprunt au gr. *ἴκνων* · *κονία*, *κονῆμα*, Hésych. ?

īignīs, -īs m. : feu. Se dit aussi au pluriel, *īgnēs*, comme *āquāe*, et comme *āqua*, auquel il s'oppose et avec lequel il forme couple (cf. *īēiūnētārē* et *āquātārē*), a le genre animé ; cf. Varr., L. L. 5, 61, *mas īēiūnēs, quod fetus ab eius umore*. Souvent employé en poésie pour désigner des objets faits de feu ou qui répandent de la chaleur ou de la lumière : éclairs, astres. En est arrivé à désigner l'éclat lui-même : *īēiūnētārē oculōrum, metalli, zmaragdi*. Au sens moral se dit des « feux » de l'amour, de la colère, etc. ; et Virgile arrive à dire *meus īēiūnēs, Amyntas*, B. 3, 66, dans le sens où les poètes du xv^e siècle diront « ma flamme ». Noster enfin l'emploi de *īēiūnēs* dans *sacer īēiūnēs* « feu sacré, érysipèle ».

īēiūnētārē, ancien, usuel, mais concurrencé par un terme nouveau et plus concret, *īēiūnēs*, n'a pas passé dans les langues romanes, sauf dans un dérivé attesté en vieux roumain, M. L. 4257 a.

Dérivés : *īēiūnētārē* : petit feu ; *īēiūnētārē* : *πυραλλίς*

(Gl.) ; *igneus* (*igneolus*) : de feu, igné ; *ignitus* (Cic.), sur lequel on a refait à basse époque *ignis* (Prud., Ital.) ; *ignitus* (Tert.) ; *ignatus* (Orib.) ; *ignoscō*, *is* : s'enflammer ; *igniarius* (*ignarius*, *ignariūs*) *i. lapis* « pierre à feu », d'où *igniarius* (Plin.) ; *igniaria* *n. pl.* « briques » ; *igniābulum* *n.* « ignis receptaculum », d'après *aceitabulum* ; *ignicāns* (Jul. Val., d'après *albitcāns*).

Nombreux composés en *igni* : *igni-fer*, *igni-color*, *igni-potēns*, etc., poétiques et faits sur des modèles grecs en *πυρ-*, *πυρι-*, *πυρο-* ; *ignefaciō*, tardif, d'après *feruēfaciō*.

Il n'y a pas en latin de représentant de la forme de genre inanimé (neutre) attestée en ombrion *pir, puromē* « in ignem », pure abl., cf. gr. *πῦρ*, etc., pas plus qu'il n'y a un nom neutre de l'eau en face de ombr. *utur*, gr. *ὕδωρ*, etc. : v. *unda*. Le correspondant d'*ignis* se retrouve dans skr. *agnih* (auquel est emprunté le hitt. *Agnis*), mot de caractère religieux (mais non en iranien), et dans v. sl. *ognj*, lit. *ugnis*, lette *uguns*.

Le slave paraît avoir le degré d'ou du vocalisme radical, et le lituanien le degré zéro (sous forme *u-*) ; l'a sanskrit est ambigu ; *ignis* suppose **egnis* ou **gnis*.

ignobilis, -e : v. (g) *nōscō* et *nōmen*.

ignominia, -ae f. (nium, Comm.) : ignominie, déshonneur qui résulte, pour un civil, du blâme infligé par le censeur (*nota censoria*) ou, pour un soldat, de la cassation de grade ou du renvoi infamant (opposé à la *missio honesta*) infligé par un général. Cf. Non. 24, 5, *ignominia est nominis nota*. *M. Tullius de Republica lib. I V* (6) : *censoris iudicium nihil fere damnato obfert nisi ruborem. Itaque, ut omnis ei iudicatio uersatur tantum modo in nomine, animaduersio illa ignominia dicta est*. Terme technique de la langue du droit ; attesté depuis Lucilius. A basse époque traduit ἀσχημοσύνη « indécence ».

Dérivés : *ignominiosus* (époque impériale) ; *ignōminī* (Gell.).

Composé de *in* privatif + *nōmen*, cf. *nōmen* et *cognōmen*, *ignobilis*. Pour la formation, cf. *iniūria* ; *infamia*.

ignōrō : v. *gnārūs*. M. L. 4258.

ignōsēō, -is, -ere, ignōiū, ignōtūm (on trouve aussi un participe futur *ignōscitūs* à côté de *ignōtūs*, cf. *nascitūs*) : pardonner, *i. aliquid alicui*. Ancien, classique. Remplacé en roman par *perdōnō*.

Les dérivés *ignōsēta*, *ignōscibilis* sont très rares et tardifs (*ignoscitūs* pl. Gell. 6, 3, 47, cf. *induigen-tia* ; *ignoscibilis* = *συγγνωτός*, T. Castricius, rhéteur contemporain d'Hadrien, ap. Gell. 13, 22, 1). Le « pardon » se dit *ueniā*, qui est le substantif de *ignōsēō*, ou *ignōscendī ratiō* (Cic., Sex. Rosc. Am. 1, 3).

Les grammairiens latins voyaient dans *ignōscere* un composé avec le préfixe privatif *in-* ; cf. la glose *ignoscere* : *non noscere*, Loewe, *Prodronus* 409, et Thes. gloss. emend. s. u. *ignōsēō*. Mais la négation *in-* ne s'emploie pas devant un verbe, cf. plus loin sous *in-* ; et c'est arbitrairement que l'on suppose (encore récemment Immisch, *Glotta*, 19, 16-24) que *ignōsēō* aurait été créé sur *ignōscēns* (*sis, fuās*) ; l'exemple de *indeces* formé sur *indēcēns* n'est pas probant, car *indeces* est rare et d'apparaît pas avant Pline le Jeune, tandis que *ignōsēō* est

ancien et usuel. D'autre part, le participe présent n'est pas d'un usage tellement fréquent ; et, sémantiquement il marque un état qui dure. *Ignōscēns sis* ne saurait donc se dire dans le sens de « pardonner » ; quand *Ti* comme adjectif pour marquer une disposition de l'esprit avec le sens de « porté au pardon ». Le grec a également avec le même sens un composé de la même racine mais avec un autre préverbe : *συγγνώσκω*, *συγγνώσκειν* ceci suggère un développement de sens tel que « s'accorder avec, sympathiser ». Wackernagel, Mel. *lāgn* *ignōsēō* de skr. *anujñā* « permettre ». *Ignōsēō* renfermerait un préverbe *in-* comparable au skr. *anu-*, *qua-deō* ; mais l'existence de ce préverbe dans ces mots est plus douteuse, et le passage de **enu* à *in-* malais à admettre. On a proposé **in-ignōsēō*, mais le sens n'est pas expliqué par là.

Que *ignōsēō* n'apparaît pas aux Latins comme pouvant signifier « ignorer », ceci résulte d'un emploi comme celui qu'en fait Sénèque, *Const.* 14, 3, *maior animo non agnouit quam ignouisset*.

ignōtūs : v. *nōscō*.

īlex, -ieis f. : yeuse, chêne vert. Depuis Ennius, les langues romaines attestent aussi un doublet *īlex*, sans doute d'origine dialectale, cf. M. L. 4259 ; *Einf. 3*, p. 116.

Dérivés : *īlīcēus*, M. L. 4262, et celtique : irl. *ilecē*, *īlīcētum*, M. L. 4261 ; *īlīctus*, cf. M. L. 4263, **īlīcīna*, *īlīgnus*, *īlīgnēus*.

M. Cuny, IF 26, 21, a supposé un mot « méditerranéen » qui se retrouverait dans le second terme de *gāly-īlāw*, sorte de chêne à glands comestibles. Le grec *īlāw* (Hes.) est plus proche.

īlia, -iūm n. pl. (déclinaison hybride ; datif plur. *īliūs* dans Celse 4, 1 ; singulier rare et de forme incertaine *īleum*, *īle*, *īliūm*, refait secondeairement sur le pluriel ; bas latin *īlia*, *-ae f.*) : flancs, parties latérales du ventre qui s'étendent depuis le bas des côtes jusqu'à la naissance des cuisses. Se dit des animaux et de l'homme ; *i. dūcere, trahere, rumpere*. Attesté depuis Catulle 63, 5 (dans un passage dont le texte est, du reste, peu sûr) au singulier (?) avec le sens de *īneū*. M. L. 4260.

Composés tardifs : *īterīlia* ; *subilia* (Mul. Chir.), d'après **subiliā*, M. L. 8362 a, « tondre sous les flancs » ; par contre, l'adjectif *īliūs* (Plin. 20, 26) se rattache plutôt à *īleus*, transcription de *īlēs* « obstruction intestinale ». Peut-être aussi *īxiliūs* (Tab. deuot.) ; cf. *īuātūs*.

Le rapprochement de gr. *ἴλια* *μόρια* *γνωκεῖα* est loin pour le sens, et celui de *īlēs* « flancs », loin pour la forme.

īlīcēt : *semper īlīcēt finē rei significat, ut actū et Sic iudices de concilio dimittebant, suprema dicta cum praeco pronuntiasset īlīcēt*, *quod significat īlīcēt*. Donat, *Phorm.* 208 (cf. Plt., Cap. 90, Ps. 1182). D'abord formule de congédiement, fréquente dans la langue des comiques, analogue à *nil uos moror*, indiquant que tout est fini (dans une assemblée, une cérémonie funèbre).

etc.) ; puis que tout est perdu, qu'il n'y a plus rien à faire. A tendu à se confondre avec *īlīcē*, avec lequel il n'a qu'une ressemblance extérieure ; cf. Vg., Ae. 2, 424, *īlīcē obruimur numero* ; 8, 223, *fugit īlīcē octor Euro*. *īlīcē* *ōbruium numero* ; 8, 223, *fugit īlīcē octor Euro*. Sous l'Empire, n'est plus employé que par les poètes. Et, à basse époque, par Grégoire de Tours avec le sens et, « donc ». V. *Ernout, Philologica*, I, p. 125.

Expliqué comme *īre īlīcē*, ce qui cadre avec la construction plautinienne : *īlīcē parasitiae arti maximam malam crucem*. Cap. 469, où *īlīcē* équivaut exactement à *īre īlīcē*. Du même type sont *scilicet*, *ūdīlīcēt*, avec la même formation d'infinitifs que dans *calēfaciō*, etc. Certains voient dans le premier terme l'impératif de *ēō* : *īlīcēt* « va-t'en » ; c'est permis, ce qui est moins vraisemblable.

īlīcē : premier sens « sur place » ; cf. Non. 325, 7, *īlīcē, in eo loco. Naeius Belli Poenici lib. VI* (44) : *septimum decimum annum īlīcē sedent*. Par suite, s'emploie en parlant du temps « sur le champ », sens déjà dans Plaute, et le seul qui se soit conservé. Cf. *statim, extempō* et gr. *τώρα* ou *ταχτά τότον*, *ētō tōtō*.

īlīcē est issu de **ēnē īlīcētōd > *i(n) s(t)locē(d) > īlīcē* (*v. locū*). Il n'y a jamais eu de double *l* dans le mot ; la graphie tardive *īlīcē* est due à un faux rapprochement avec *īlīcē*. Le mot semble appartenir au langage familier : fréquent dans les comiques, rare chez Cicéron, inusité chez les dactyliques à cause de sa forme ; cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangs.*, 84.

īlīcē, illa, illud (et avec particule épideictique *īlīcē, illē, illuc*) : celui-là, cela ; lui, elle. S'oppose à *īhī* et à *īste* dans le système des trois démonstratifs personnels. Pour opposer ce qui est près à ce qui est loin, on emploie souvent *īhī* : *īhī... illē* ; *hoc... illud* : celui-ci... celui-là ; ceci... cela. Quelquefois à une valeur emphatique : Xenophon, *Socratis īlīcē*, Cic., *De Or.* 2, 14, 58. Est souvent joint à d'autres pronoms : *īlīcē ipse, īdēm īlīcē* ; et même *īhī īlīcē* « lui-même, le même, celui-là » ; cf. Plt., Mo. 162, *haec illa est tempestas mea* ; Vg., Ae. 7, 255, *hūm īlīcē fatī externa ab sede profectum | portendī generū...* La valeur de *īlīcē* est moins nette que celle de *īhī* et de *īste*, et elle a tendu à s'affaiblir. Dans la langue parlée (comédie, etc.), *īlīcē* tient souvent le rôle du pronom personnel de la 3^e personne, e. g. Plt., Am. 752, *audiūstīn tu hodie me illi dicere ea quae illa autem fatī* ; et 766, *nimis demīrō*, *Sosia*, *qui illaēc illi me donatū esse aurea patera sciat*. Quand le système ancien du démonstratif s'est disloqué, *īlīcē* a tendu à remplacer *īs*, sans doute pour substituer une forme plus pleine à un monosyllabe, et l'a finalement éliminé ; près d'un substantif, *īlīcē* a fini par se réduire à la valeur d'article préposé ou postposé en roman. Cf. Lindsay, *Synt. of Plautus*, p. 46 ; F. Müller, *Z. Gesch. des Artikels*, IF 42, 1-60.

Formes locales : *īlīcē(c)* ; *īlīcē* ; *īlīcē* ; *īlīcē* ; *īlīcē* ; *īlīcē*. Ille s'emploie précédé de la particule *īce* : *ecclīcē*, *īlīcēllū*, cf. *īcīcētū*. Ce sont des formes composées qui ont tourni le démonstratif du type *īlīcē* (*v. fr. cil*), etc., tandis que *īlīcē*, s'étant affaibli, fournissait le pronom de la 3^e personne *īlīcē(s)*, *īlīcē(s)*, *īlīcē*, *īlīcē*, et l'article *īlīcē*, *īlīcē*, *īlīcē*, *īlīcē* ; cf. M. L. 4266 et B. W. *sous īlīcē et īlīcē, īlīcē*.

Les formes adverbiales de *īlīcē* ont également survécu ;

cf. M. L. 4265, *īllācē*, **īllācē* (panromain) ; 4268, *īllīcē*, **īllīcē* ; 4269, *īllīcē*, **īllīcē* ; 4270, *īllīcē*, **īllīcē*.

La structure de *īlīcē* doit être la même que celle de *īhī* et de *īste*, c'est-à-dire qu'on y cherche une particule initiale suivie d'un ancien démonstratif. Mais les deux éléments sont obscurs.

Le premier terme comprend *īlīcē* ; et, en effet, il y a une particule de la forme *ol-* dans de vieux textes (v. l'art. *olus*) qui rappelle le *ul-* de *uls*, *ultrā* et le *ol-* de *olim*. L'ombrion a *ulū*, *ulo* « *illūc* », et l'osque *ulas* « *illius* ».

On a affaire au groupe de *īlīcē* indiquant l'objet éloigné ; v. *uls*, *ultrā*, *olim* et *alius*. L'irlandais a ce même radical *l* dans irl. *t-āll* « là », etc. (v. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, p. 556), et *l* se retrouve notamment dans v. sl. *lani* (**ol-n-*) « l'année dernière ».

Le second terme il peut y avoir *l* ou *n* ; car **il-ne*, **ol-ne* donnent *ille*, *olle* aussi bien que **il-le*, **ol-le*.

Or, il y a pour l'objet éloigné un radical *n*, notamment dans sl. *onū*, lit. *āns*, arm. *na*, ayn. *v. h. a. enēr*, *onēn-att. ēkēvoc*, dor. *τήνος*.

On ne peut donc sans arbitraire analyser *īlīcē*.

īnlex (ē) : v. *lēz*.

īnlex (ē) ; īnīcē (ūl) : v. *lax* ; *laciō* ; *īlēctō*.

īmāgō, -inis f. : image (avec tous les sens du mot français) et par suite « représentation, portrait, fantôme (poétique) ; apparence (par opposition à la réalité) ». Dans la langue de la rhétorique : image, comparaison. Correspond à gr. *εἰκόν* et à *φάνταξις*, comme *īmōrō*, *īmāgīnor* à *εἰκάσια* et à *φάνταξις* (toutefois, le latin dit aussi *figūra*). Ancien, usuel. Les formes romaines sont en partie savantes. M. L. 4276. Représenté en v. angl. dans *moēg-wlīte* « Aussehn » et en irl. *īmāgīn*, *īmāgīn* ; *āvāin*.

īmāgō suppose peut-être un verbe à radical **im-*, dont il serait dérivé comme *ūrāgō* est dérivé de *ūrō*, sans doute par l'intermédiaire de *ūrāx*. De ce verbe existe le fréquentatif : *īmōrō*, *-ārīs* (et *īmōtō* chez les archaïques) : chercher à reproduire l'image, imiter. *īmōrō* a de nombreux dérivés : *īmōrātō*, *-trīs*, *-tō*, *-tābīlīs* (et *īmōtābīlīs*, Quint. = *ēkēpētōcō*), *-tāmēn* (mot d'Ovide), *-tāmentū* (époque impériale), *-tātūs*, *-tātōs* (tous deux tardifs) ; composé : **reīmōtō*, M. L. 7185.

De *īmāgō* existe, à l'époque impériale, le dénominateur *īmāgīnor* (et *īmāgīnō*), créé peut-être sur *φάνταξις*, avec les dérivés attendus : *īmāgīnārīs*, *-nātō* (= *φάνταξις*), *-nābīlīs*, *-nālīs* (d'après *εἰκών*), etc. ; cf. M. L. 4274 et 4275. On y trouve aussi *īmāgīneus*, *īmāgīnēr*, *īmāgīnula*, etc. La langue de l'époque républicaine ne connaît que *īmāgō*, *īmōrō* ; *īmāgīnōs* (Catul. 41, 8).

Cf. *aemulus*? Sans étymologie claire.

īmēcīllūs, -a, -um (-cīllīs, -e) ; et, à basse époque, *īmēcīllūs* avec c géméné, cf. *īmēcīllūtās*, *Peregr. Aeth.* 3, 4, et *baccīllū* sous *baculum*) : faible, sans force (opposé à *ūlāēns* ou à *firmus*) ; se dit du corps et de l'esprit. La forme *īmēcīllūs* est la plus ancienne et la plus fréquente ; le superlatif est *īmēcīllīsīmūs*. Ancien (Acētīs) ; usuel et classique.

Dérivés : *īmēcīllītās* et, dans la langue de l'Église, *īmēcīllūs* ; *īmēcīllōr*.

On trouve dans les Scolies de Leyde de Juvénal 3, 28 l'explication *īmēcīllūs* : *quasi sine baculo* ; étymologie

reprise généralement par les modernes. Toutefois, Lucrèce et Horace scadent *imbēcillus* avec *ē*; la scansion *imbēcillus* n'apparaît qu'à partir de Prudence. Faut-il admettre chez Lucrèce et Horace déjà la forme *imbēcillus*, qui serait à *imbēcillus* comme *uaccillō* à *uacillō*, ou bien un allongement imposé par une nécessité métaphorique? Ou plutôt l'étymologie du scolaste ne repose-t-elle pas sur un calembour?

imbellis : v. *bellum*.

imber, -bris m. : pluie; cf. P. F. 96, 21, *imbrica tempestate pluiam uidetur significare*; et par extension « eau, élément liquide », emploi poétique sans doute sur le modèle de gr. ὄμπος. Ancien (Plt., Enn., Cat.), usuel. Conservé seulement en logoudorien. M. L. 4278. *Imber* ne diffère pas de *pluia* dans l'emploi, quoique certains établissent entre les deux mots la même distinction qu'il y a en grec entre ὄμπος et ὄντος. *Imber* a dû désigner à l'origine la pluie qui tombe, et *pluia* (*aqua*) « l'eau de pluie ». Mais les deux sens se sont rapidement confondus et *pluia*, qui se rattache à un verbe, a triomphé de *imber* dans les langues romaines. V. le tableau comparatif des emplois de *imber*, *nimbus*, *pluia* dans Thes. VII 1, 421, 60 sqq.

Dérivés et composés : *imbrex*, -icis f. et m. : tuile faïtière (sur la différence avec *tēgula*, v. Rich. s. u., et Isid., Or. 19, 10, 15, *tegulae uocatae quod tegant aedes, et imbrices quod accipiunt imbres*); M. L. 4282; d'où *imbricō*, -ās, *imbricatus*, *imbricātum*; *imbriculus* (petite tuile creuse), M. L. 4284; et **imbriceus*, M. L. 4283; *imbricus*; *imbridus* (comme *umidus*); *imbrīalis* (cf. *pluviālis*); *imbrilis*; *imbī inūs* (cf. *grandinōs*); *imbrifer* = ὄμποφόρος (poétique); *imbrī-citor* : qui amène ou appelle la pluie (Enn.; épithète d'Apollon et de Jupiter); *imbrī-ficō*; *imbrigenus*.

Le *b* de *imber* peut reposer soit sur **bh*, soit sur **b*. Si le sens de osq. anafriss était sûr, on aurait une indication pour *bh*; mais l'interprétation du mot dans la Tablette d'Agnone est très hypothétique; cf. Buck, Osc. Umbr. Gramm., § 98 b. De plus, la forme ne concorde pas avec la forme latine. L'indo-iranien a, d'une part, skr. *abhrām* « temps sombre, nuée », av. *aerām* « nuage » et, de l'autre, skr. *ambhāh* « eau » et *ambuh* « eau ». La consonne finale de arm. *amb*, *amp* (génitif *amboy*, *ampoy*) « nuage » est ambiguë, par suite de faits phonétiques propres à l'arménien et de l'incertitude graphique qui en résulte. Le grec a ὄμπος « pluie », thème en *o*; le thème en *i* du latin est dû à l'influence des mots du type *september*, -bris (cf. *cancer*). Le celtique a: gaul. *Ambris*, nom propre féminin. Aucun de ces mots ne concorde pleinement avec les autres, si bien qu'il est impossible de poser une étymologie exacte. Cf. *ambricēs*.

imbractēum, -ī n. : sauce piquante (Apicius). Emprunt au gaul. *εμβρέκτων* (Hes.).

Dérivé : *imbractārium* (Inscr. de la Graufesenque).

imbrex : v. *imber*.

imbūbinō, : v. *būbinō*.

imbūlbitō, -ās, -āre : -are est *puerili stercore inquinare*, *dictum ex fimo*, *quod Graeci appellant βόλκτον*, P. F. 29, 2. Hybride latino-grec attesté seulement dans

Lucilius (1186), qui l'emploie en antithèse avec *imbūbinō*.

imbūdō, -is, -ui, -ūtūm, -ere : imprégner; sens physique et moral : i. *cadōs amurcā*, Plin. 15, 33; et i. *animūm tenerum opiniōnibus*, Cic. Att. 14, 13 B, 4. Ancien (Enn., Plt., Acc.), classique. De là *imbūtūs* : imprégner, qui a une teinte de. Cf. M. L. 4286, **imbūlum* et *imbūtū* (Quint.); *imbūlumentum* (Gl.); *imbūlamentum* (Fulg.). Non roman.

Le rapprochement avec skr. *ambuh* « eau » est phonétiquement possible, mais suppose la persistance en latin d'un nom qui n'est pas attesté hors du sanskrit et dont le *b* suffit à rendre problématique le caractère indo-européen (v. sous *imber*). Du reste, ni la dérivation ni le sens ne s'expliquent par là.

imitor : v. *imāgō*.

immānis : v. *mānis*, *mānus*.

immēnsus : v. *mētior*.

immineō : v. *minēa*.

immō (scandé peut-être aussi *immō* chez Plaute et Térence dans des groupes comme *immō uērō*; cf. Stoltz-Leumann-Hofmann, *Lat. gr.* 5, p. 16 et 169; Lindsay, Early Latin verse, p. 256, et *Captiui*, p. 40; Thes. VII 1, 473, 17 sqq.): particule exclamative qui, dans la langue parlée, introduit une réponse négative à une question posée ou une réponse contraire à la réponse attendue, ou un renchérissement : « mais non (ou mais), au contraire, bien plutôt ». Souvent joint comme proclitique à une autre exclamation qui le renforce: *hercle, ecastor, edepol, enim, uērō, potius, uērō etiam, contrā*, etc. Forme expressive, ce qui explique la présence de la géménée. Ancien, usuel. Conservé en logoudorien. Cf. M. L. 4288.

Sauf le rapprochement avec hittite *imma* « encore en plus », étymologie inconnue.

immolō, -ās : v. *mola*.

immūnis : v. *mānis*.

immusulus : v. *in-*.

impaestātor : v. *empaestātus*.

***impanerāre** (*in-*) : est *inuadere* : *uerbum a grāe tractum quasi pāv xρέας consumere*. Varro (587) : « *ecclēsia* (?) *in regiam aream impancararunt* », Non. 59, 18. Les gloses ont *impancrare*, *inuadere*, CGL V 650, 58. On y trouve aussi un mot *panca* glosé *rapina*. Sans explication; il n'y a rien à tirer de Nonius, dont le texte est corrompu.

impediō : v. *pes*.

impendō, -dium : v. *pendō*.

imperō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : commander.

Dérivés : *imperium* : pouvoir, commandement; *imperātor* (forme archaïque ou archaïsante *indupētor*, usitée par les poètes dactyliques pour éviter *imperātor*, Enn. Lucr.); *imperātrix*; *imperātorius*; *imperātūs* (époque impériale; i. *modus gramm.* = προσταχτική, έγχτιας); *imperābiliter* (Caton); *imperītō*, -ās, substitut de *imperō* dans la poésie dactylique.

cf. B. Axelson, *Unpoet. Wörter*, p. 28; *imperātrissa* (cf. *abbatisa*, bas latin); *imperātia*, *imperātūs*, *-ūs*, créations rares et tardives; le seul abstrait dérivé ancien est *imperium*; *imperātūs* n'apparaît que dans le Digeste.

Imperium désigne le pouvoir souverain (par exemple du père de famille sur ses enfants, du maître sur ses esclaves); *imperāre* veut dire « commander en maître ». De là, dans la langue politique, le sens de *imperium* « commandement, pouvoir souverain de prendre toutes mesures d'utilité publique, même en dehors des lois »; cf. Tac., A. 3, 69, *minui iūra quoties gliscat potestas, nec uēndum imperio ubi legibūs agi possit*, et la définition de l'*imperātor* dans César, B. C. 3, 51, 4 : *aliae sunt legi partes, aliae imperatoris: alter omnia agere ad prae-scriptum, alter libere ad summan rerum consulere debet*!

Imperō est composé de *in* + *parō* et signifie proprement « prendre des mesures, faire des préparatifs pour qu'une chose se fasse », « forcer à produire » (cf. Vg., G. 1, 99; Sén., Tranq. an. 14, et l'emploi de *imperium* dans Cic., Cat. M. 15, 51). Le développement du sens de « commander » rappelle celui de « ordonner » en français; cf. *iubēo*. *Imperāre* s'emploie encore au sens de « se faire délivrer, réquisitionner », *imperāre arma, ob-sidēs, frumentū, pecūniam*; cf. au passif P. F. 92, 10, *iusti dies diecabantur triginta cum exercitus esset imperātūs et uxillūm in arce positum* (sans doute souvenir d'une vieille formule). Dans la langue médicale, il a le sens de « ordonner » à côté de *ordināre*. La forme phonétique avec *e* intérieur a été conservée dans *imperāre*, dont le sens est séparé de celui de *parāre*; mais *a* du simple figure dans *comparāre*, *praeparāre* (cf. toutefois, **comparē*, **separē*), etc. Ancien, usuel. *Imperātor* est représenté dans les langues romaines, en partie par des formes savantes, et en albanais, M. L. 4305; *adimperō* en vieux provençal, M. L. 165 a; *imperium* en sarde, cf. IF 55, 306. Le celtique a : *iril, impīr, britt. amherawdr*. Osq. *embratur* « imperātor », pél. *empratois* « imperātūs » peuvent être empruntés au latin.

impes, impetīgō : v. *petīgō* et *petō*.

impetriō, -īs, -īl, -ītūm, -īre : prendre les augures, inaugurer; cf. Cic., Diu. 1, 16, 28, *ut nunc extis, sic tunc aubius magnāe res impetrīri solebant*. Verbe rare et technique. A l'époque impériale, on ne rencontre plus que *impetrītū*, -ī avec le sens de « présage favorable » dans Valère Maxime et Pline. L'abrév. de Festus note seulement *impetrītū* : *impetrātū*, P. F. 96, 5. Peut-être doublet de *impetrāre*, cf. *fulguriō* et *fulgurō*, *arīō* et *arīō* (Caton, Nov.), à valeur désidérative (v. H. Vogt, Symbolae Osloenses, 8, 98). Dans ce cas, v. *patrō*.

impetrō : v. *patrō*.

impetus : v. *impetō*, s. *petō*.

impīlia n. pl. : chaussons de feutre (Plin., Dig.). Emprunt au gr. *έμπιλια*.

Dérivé : *impīliātūs* (Inscr.); cf. J. B. Hofmann, Philologus 91, 463.

impōmenta : *quasi imponimenta quae post cenam mens imponebant*, P. F. 96, 16. Sans autre exemple. Mot corrompu ou étymologie populaire?

impōrēō : v. *pōrēa*.

importūnus : v. *portus*, *portūnus*.

impos : v. *potis*.

impræsentīārum : v. *præsēns*.

improperō, -ās, -āre : blâmer, faire des reproches (avec le datif). Mot populaire, qu'on trouve pour la première fois dans Pétrone, puis dans la Vulgate. Contamination de *improbō* et de *uituperō*? Dérivé : *improperū* (Itala, Gl.); cf. *oppobrium*. Le rapprochement de *properō*, ordinaire proposé, ne convient pas pour le sens. Conservé en italien, cf. M. L. 4320 et 4321.

imus, -a, -um : qui est tout en bas. Forme de superlatif qui s'oppose à *summus*; cf. ital. *da imo a sommo*. Neutre substantif : *imūm* « bas, fond » et par extension « fin ». Catulle, 25, 2, en a tiré un diminutif *imūlus*, non autrement attesté, amené par *ōrīcīla*, auquel il est joint. Adverb : *imūtus*, synonyme tardif de *funditus* (Gell., Apul.). Le substantif *imūtās* est une construction de grammairien. Attesté depuis Caton. Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 4327.

La forme ancienne est déterminée par osq. *im ad -en* « ab *Imō* », qui exclut plusieurs des possibilités d'étymologie envisagées. Au point de vue latin, *imus* semble être à *inferus* (v. ce mot) ce que *summus* est à *superus*; *infimus* aurait été refait ensuite, sur le modèle de *intimus*, *extimus*, *ultimus*, etc., pour rétablir la transparence étymologique. Il faudrait donc partir de **inf-mo*. Mais l'*i* initial ne s'explique pas en osque (à moins d'admettre un emprunt au latin), de sorte que l'on n'arrive à aucune certitude.

in- : *in-* devant labiale *b*, *p*, *m* : *imberbis*, *improbūs*, *immodestūs*; *il-* devant *l* : *illaudātūs*; *ir-* devant *r* : *irritūs*; nasale guttural dans *ignōtūs* : préfixe privatif employé pour créer des formes adjectives et adverbiales, comme *ā-*, *ā-* en grec; cf. *probūs*, *improbūs*, et demeuré naturellement dans leurs dérivés *improbō*, *improbūtās*, etc. Ne s'emploie pas devant un verbe : le contraire de *sciōt* est *nesciōt* (malgré *insciōt*); de *legō*, *neglegō*; de *uolō*, *ne uolō > nōlō*, etc. (*indecēt* est tardif et isolé, cf. sous *ignōtō*); inusité également devant un substantif : le contraire de *ōtūm* est *negōtūm*; mais Quintilien écrit *inōtītūs* pour traduire ἀσχολος. Cf. encore *infandūm* à côté de *nefās*. Des formations comme *inūtīra*, *incūtīra* sont au moins virtuellement dérivées d'adjectifs; *ingrātīs* ne vient pas de **ingrātīa*, mais a été bâti sur *grātīs* (adverb, etc.), sous l'influence de *ingrātūs*; *inūtūs* sur *uissū*; *inluūtēs* est un calque poétique de ἀσχολος; *inperfūndītēs*, *inbalnītēs* sont des créations artificielles de Lucilius d'après *inluūtēs*. Avec les substantifs, le latin a parfois des composés d'un type plus récent : *āmēns*, *dēmēns*, *dēfōrmīs*, *exlex*; cf. aussi *male*, dans *male sānūs*.

L'usage de *in-* privatif s'est particulièrement développé dans la latinité impériale (dans Ovide seul, on compte comme néologismes *incommēdātūs*, *inōnsumtūs*, *incustōtūs*, *indēfētūs*, *indelectūs*, *indēlēbītūs*, *indēplōtūs*, *indēstītūs*, *indigētūs*, *innābītūs*, *innūbītūs*, *inōrūtūs*, *irreqūtētūs*); la poésie, les langues techniques et la langue de l'Église ont créé un nombre considérable d'adjectifs de ce type, dont beaucoup ont servi à traduire des adjectifs du type grec correspondant en *ā-*:

cf. *incrēdulus* = ἀπιστος; *illabōriōsus* = ἀχαματος; *illacrimabilis* = ἀδάκρυτος; *illaeus* = ἀδαλός; *illatibialis* = ἀχαρής; *illamentātus* = ἀδανοτος, etc. Cette formation s'est étendue à des substantifs : *inapparātio* (= ἀπαρακενσα), *infiniō* (= ἀπειρα), *imperturbātō* (= ἀπάθεια), *indefinitiō* (= ἀπιστοτα), *inéruditū* (= ἀπαθενσα, ἀμαθλα), etc. Ce sont des formes de la langue écrite et savante; les langues romanes en offrent peu d'exemples: les seules formes abondamment représentées sont *infans*, dont le sens ne correspondait plus à l'étymologie; *infirmus*, spécialisé dans le sens de malade, infirme et sans rapport sémantique avec *firmus*; *inimicus*, loin également de *amicus*; *insipidus*, *insipidus* « fade », en face de *sapidus*, spécialisé le plus souvent dans le sens de « sage »; *integer*, dont le rapport avec *tangō* n'apparaissait plus nettement; *inuitus*, en face duquel il n'y a pas de simple **uitus*. Quelques autres adjectifs ont survécu sporadiquement: *immundus*: log. *bundu* « diable », M. L. 4289 (mot d'Église); *incrēdulus*, M. L. 4362 (autre mot d'Église); *iners*, M. L. 4390; *iniquus*, M. L. 4439; *insulsus*, M. L. 4476; *intactus*, M. L. 4477; *inualidus*, M. L. 4526. Par contre, les langues savantes ont repris et développé cette formation à l'infini.

In- représente la forme à degré zéro **z-* de la négation *nē* (v. ce mot); devant consonne, il répond à indo-iran. *a-*, gr. *ἀ-*, germ. *un-*, celt. *an-*; un composé comme *ignōtus* répond exactement à skr. *ajñātah*, gr. *ἄγνωτος*. Devant voyelle, indo-iranien a *an-* et le gr. *ἀ-*; lat. *in-* devant voyelle est analogique de la forme employée devant consonne; on attendrait **en-*. En revanche, l'osco-ombrien *an-*, employé devant consonne, ainsi dans osq. *am-prufid* « improbé », ombr. *an-takres* « integris », est analogique de la forme employée devant voyelle, qu'on a dans ombr. *an(h)ostatu* « inhaustatos ».

in: préverb et préposition. N'existe plus à l'état de particule indépendante; une trace de son indépendance ancienne demeure peut-être dans les tmées, du reste artificielles, de la poésie dactylique du type *inque gredī*. *In* représente un ancien *en* (cf. sans doute *emanom* de l'inscription de Duenos, CIL I² 4, *en urbid*, inscription du lac Fucin, CIL I² 5), dont l'e passait phonétiquement à *i* devant certains groupes de consonnes (cf. *imber*, *inciens*, *simplex*), et en position atone (toutefois, on ne peut guère faire état de l'opposition *enque* (tonique), *inatōd* (atone) qu'on lit sur l'inscription de la Colonne Rostrale, CIL I² 25, en raison de l'inconséquence et des fautes de graphie du texte); la forme de *in* s'est ensuite généralisée: « *en*, *dans* » et « *sur* », en parlant de l'espace et du temps, que l'on considère les choses en état de mouvement vers un but (*in* et l'accusatif: gr. *εἰς*), d'où un sens moral de pour, en vue de ou de repos (*in* et l'ablatif-locatif: gr. *ἐν*). Le sens est le même quand *in* est préverb: cf. *sum et insum*, *ferō et inferō*, *eō et ineō*, *mitō et immittō*, *iactō et inicō*, etc. *In-* s'ajoute souvent à des inchoatifs, pour marquer l'entrée dans un état nouveau: *incalēscō*, *inueterāscō*, *insuēscō*, etc. Le plus souvent se place devant le mot qu'il détermine; mais la langue poétique l'emploie aussi postposé, le plus souvent dans des groupes substantif + adjectif: *tempore in omni*, Lucr. 1, 26, etc. Panroman. M. L. 4328. B. W. sous *en* et *dans*.

La littérature archaïque ou archaïsante a conservé quelques traces d'une forme renforcée de *in*: *endu*, cf. P. F. 67, 2, 12 et 15, qui a subsisté dans plusieurs composés: *indāgō*, *indaudō*, *indipiscor*, *indigē*, *indiges*, *indigūtāmenta*, *indolēs*, *induō*. La langue poétique hellénisante (Ennius) a en outre gardé, construit, quelques formes de mots, qui autrement n'auraient pu entrer dans l'hexamètre, du type *indgrēdi*, *indūpērātōr*.

In, dans le latin vulgaire, a servi, comme *ab*, *de*, à renforcer certains adverbes: ainsi *inante*, M. L. 4381; *incontra*, M. L. 4361; *incōram*, Apul.; *insimul*, M. L. 4465; *intunc(e)*, M. L. 4512. Il y apparaît aussi comme préfixe augmentatif, par exemple *inopimus* « ualde opimus », *impinguis* « valde pinguis » d'après *impinguis* *insobrius* « ualde sobrius », *innoxius* (conjecture de Martin, dans Commodien, Inst. I 28, 3) « ualde noxius »; cf. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 61; cf. *indēbilis*, M. L. 4369.

Cf. gr. *ἐν*, en face de *ἐνī* (le latin ne permet pas de déterminer si le point de départ de *in* est *en* ou *enī*). v. irl. *in*, britt. *yn*, got. *in*, arm. *i* (*y-* devant voyelle) et, avec degré zéro, lit. *ି* (sans doute v. sl. *oūn*), avec vocalisme zéro sous forme **ăn*). On retrouve en osco-ombrien *en*, mais presque toujours postposé: osq. *cen-tom-en* « in censem », ombr. *aravam-en* « in aruom », pél. *pritrom-e* « in prius »; toutefois, l'osque a une *en etiūas* (latinisme?). A côté de ces formes, on a soit l'ancien accusatif, soit l'ancien locatif; le latin, qui a gardé le locatif que dans des survivances telles qu' *Rōmae*, *dormī*, *Karthāgīnī*, a remplacé le locatif par forme commune d'ablatif-instrumental-locatif: la figure *in*. — La forme *en*, d'où *in*, du latin peut représenter soit **en* (cf. gr. *ἐν*, got. *in*), soit **i-* (cf. lit. *ā*). L'osco-ombrien a, comme préverb, *an-* à côté de *en*; ce *an-* peut représenter **on-* devant voyelle, ainsi dans ombr. *anouihimu* « induimīnō »; de là *an-* se sera étendu par analogie, ainsi dans ombr. *andēndū* à côté de *endēndū* « intenditō ». Mais l'ombrien a encore en *i-* (hitt. *anda* « dans, à, sur ») correspond à *en*.

Comme préposition et préverb, l'indo-iranien n'a pas de correspondant du lat. *in*, etc., mais *ā*, dont on a, sous forme brève, un correspondant dans sl. *-e*, lit. *-e* possédé.

A *in se* rattachent une série de formations dérivées *inter*, préverb et préposition (un seul emploi adverbial dans Val. Fl.) « entre ». Proprement « à l'intérieur de deux », par exemple Cic., Verr. 2, 2, 52, *dies XLV inter binos lūdos* « quarante-cinq jours dans l'espace compris entre deux jeux ». S'emploie au sens local « entre » ou temporel « durant, dans l'espace de ». Se de premier terme à de nombreux adverbes composés *interēta* (sur lequel on a refait *interhaec*), *interibi*, *interēta* (cf. *intrinsecus*; la finale est la même que celle de *en* en face de *exinc*, *illinc*, *istinc*, etc.; peut-être demeuré en v. espagnol, cf. M. L. 4513 a), *interdum*, *interdiū* (*dīes*), qui ont plutôt le sens temporel.

L'abrév. de Festus signale aussi, p. 98, 25, *interdūtum* et *interātūm* comme doubles anciens de *interdum*, le premier de *interdūtū?*, le second d'après *plātītū?*

Comme préverb, *inter-* (*intel-* devant un *l* qui suit *intel-legō*) a le sens de : 1^o « entre », *inter-calo*, *-calō*

-pōnō, *-ueniō*, etc.; 2^o « par intervalles, de temps en temps », *inter-destuō*, *-mittō*, *-uisō*; 3^o enfin, dans quelques composés, *inter*, comme *per*, introduit une idée de privation, de destruction, de mort; cf. *intereō*, *interficiō*, *interimō* (cf. *pereō*, *perimō*); aussi *interdicō* (de là, la valeur intensive de *inter-morior*, *inter-necō* dans la langue familiale). Ce dernier sens est ancien, comme le montre l'existence dans les gāthās de l'Avesta de *antars-mruy* (v. *interdicō*). Toutefois, l'origine n'en est pas aussi claire que pour *per*. Peut-être faut-il partir de la valeur spéciale prise par *interdicō* (ou ses équivalents) dans la langue religieuse, où l'interdiction, la prohibition devait être marquée à l'origine moins par le verbe lui-même que par l'ablatif qui l'accompagnait: *interdicere alicui igni et aquā* prononcer contre quelqu'un l'interdit qui l'éloigne du feu et de l'eau ». *Interdicō* a pu servir du modèle aux autres composés qui sont souvent employés comme litotes (e. g. *interficiō* en face de *occidō*) et qui ont à côté d'eux des composés en *per*, de type plus courant, avec une valeur semblable: *perdō*, *perē*; v. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en i-c.*, p. 120. — Pour *intersum*, *interest*, v. ces mots.

Inter est bien représenté dans les langues romanes, M. L. 4485 a et 2526, *deinter* (depuis l'Italia); il figure aussi dans le groupe *interambōs* « tous les deux », ital. *entrambi*, etc., M. L. 4486. Il a servi aussi à former des composés tardifs du type *intercilium* = *μετόφρων* (tiré de *inter cilia*, cf. *intercus*, *interuallum*); **intercoxium*, M. L. 4488; **interfucium*, 4490; **interrūscum*, 4497; *interlungum*, 4498; **interuiscum*, 4500; **interuītūle*, 4501; *intermedium*, 4492 (cf. *permedium* « parmi »).

Locatif, ancienne forme en **ter* ou **teri*, qui a des correspondants hors du latin. Le vocalisme radical n'est pas *net*. Il y a un vocalisme plein, avec un *a* ambigu, dans skr. *antār* (et *antār-* dans *antārlsam* « atmosphère »), av. *antar*, v. p. *antar*; degré zéro dans v. h. a. *untar* « entre ». Le celtique, ambigu, a v. irl. *eter*, *etar*, corn. *nter*. L'osco-ombrien a un *a*-initial qui ne peut être que prothétique: osq. *an-ter*, ombr. *anter*, *ander*; ceci peut répondre à l'initiale de v. sl. *tri* « à l'intérieur », dont le *o* initial pourrait, il est vrai, reposer aussi sur **on-*.

A côté de *inter* il a dû y avoir un adjectif **interus* du dedans, intérieur », qui n'est plus usité, parce que le suffixe marquant l'opposition de deux a cessé d'être productif en latin (cf. *alter*, *uter*), et qui a été remplacé par la forme munie du suffixe de comparatif, *interior*, comme dans tous les cas comparables, *exterior*, *superior*, etc. De *interior*, le neutre pluriel a été employé comme substantif: *interiora* « l'intérieur »; cf. M. L. 4490 a. A *interior* correspond un superlatif *intimus* (cf. *extimus*) « tout à fait intérieur, intime », cf. gr. *ἐνδότατος*; substantif au neutre pluriel *intima*, *ōrum* « la partie intime », M. L. 4503, et au masculin *intimus* « un intime ». Dénommatif (tardif): *intimō*, *-ās*: faire pénétrer dans; spécialement « faire pénétrer dans les esprits, intimer ». Il y a aussi des dérivés, l'un classique et usuel, *inter-nus* (cf. *exter-nus*, etc.); l'autre, tardif et rare, *interulus*: *a tunica*. A **ent(e)ro-* se rattachent les adverbes, anciens ablatis:

intrō: à l'intérieur (question *quō*; cf. Lucil. 1215 Marx). Adverb, puis préposition à basse époque (Orose, Chiron, etc.). M. L. 4514 et 2527, *deinro*. D'où *intrōsum*, *intrōrsus* (opposé à *extrōsum*), M. L. 4515 a; v. *uerō*; et les composés dont *intrō* est le premier terme, *intrō-dūcō*, *-eo*, *introitus*, M. L. 4515, *-rumpō*, *-spiciō*.

intrā, prép.: à l'intérieur de, sans dépasser, dans les limites de (contraire: *extrā/citrā*). M. L. 4508.

Hors du latin, *interus* a des correspondants (pour le vocalisme radical, cf. ce qui a été dit de *inter*) au sens de « intestins, entrailles »: gr. *ἔντερα*, arm. *անդեր*, véd. *āntrām*, skr. *antrām*, v. sl. *idr*; le slave a à la fois *jetro* « foie » et *qtrōba* « entrailles ». Au sens général: skr. *antārah*, av. *antārō*, à côté de skr. *antamah*, av. *antāma* et lat. *interior*; *intimus*. En revanche, le groupe opposé de *extrā*, *exterior* est propre au latin.

De *intrā* dérive sans doute: *intrō*, *-ās*: aller à l'intérieur de, entrer dans: i. *limen*, *postēs*, *pōmērium*. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4511. Ni dérivés, ni composés. La langue recourt à *introitus* (classique) pour désigner « l'entrée ». Une étymologie souvent adoptée le fait dériver de *in + trō*, verbe hypothétique dont le participe présent serait conservé dans la préposition préverbale *trāns*; mais, outre que *trāns* peut être autre chose qu'un participe, les Latins ne séparent pas *intrāre* de *interus*, *intrā*, comme le montre le vers d'Afranius (R³ fr. 5) qui oppose à *intrāre* une création analogique *extrāre*: *simil lumen intrabunt, illi extrabunt illico*. La formation de *intrāre* rappelle celle de *penitus*, *pēntrāre*, cf. aussi *recontrāre*, *-āre* dans Tertullien; et le type de dénommatif est aussi régulier que dans *minister/mistrō*, *magister/magistrō*. Cf. ags. *inne* « vers », *innian* « entrer ».

A *inter* se rattache encore l'adjectif de l'époque impérial *interāneus* (d'après *extrāneus*), substantif au neutre *interāneum* dans le sens de *intestinum*, peut-être sur le modèle de gr. *ἐντέρος*; cf. M. L. 4487, *interanea*. Cf. aussi *interānem* (comme *abdomēn*) dans *Oribase* et *intērāmenta*, *intrātia* (Gl. Reich.); B. W. *entrailles*.

intus, correspondant à gr. *ἐντός*, avec un suffixe indo-européen qui est bien attesté en sanskrit, grec et latin; le latin n'a pourtant pas le correspondant de *ἐντός*; sens ancien; c'est le sens, du reste, des formations adverbiales en *-tus*, *sub-tus*, *caelitus*, *rādīcitus*, etc.; cf. Plt., Amp. 770, *intus patēram proferto foras*; puis simplement « à l'intérieur » (question *ubi*), cf. Apul., Met. 8, 29, *intus aedium*, sans doute d'après gr. *ἐντός* *οἰκλα*, M. L. 4520; et 2528, *deintus* (fr. *dans*, *abintus*).

De *intus* dérive *intestinū*: de l'intérieur. Substantif *intestinū*, *-i* m. (surtout au pluriel et féminin *intestinæ*) « l'intestin », cf. gr. *ἐντέρος*, et *intestinū* m. M. L. 4501 a (*stentīna*, issu de **stentīna*, avec métathèse). Cf. aussi *intestināriū* (= *subadānūs*); *extintērō* comme *exenterō* (un exemple tardif).

L'*e* intérieur ne saurait guère s'expliquer par l'influence du type *fūnēstus/fūnestus*, *tempūs/tempēstās*, *tempēstūs*. L'explication de Brugmann, IF 28, 295 sqq., par **entero-stīno-*, skr. *antara-stīhā* est peu vraisemblable. Cf. *clandestinū* et *caelēstīnū*. L'hypothèse qui rattache

intestinus à *intexere* (cf. Stoltz-Leumann, *Lat. Gr.* 5, p. 225) n'est pas davantage à retenir.

Ina, -ae f. : mince feuille de papier ; *ilia dicta ab ino, quae pars chartae est tenuissima*, P. F. 92, 31 ; cf. 71, 4. Emprunt à l'accusatif de gr. *ἴνος*, *ἴνος*.

inānis, -e : vide (par opposition à *plēnus* ; joint à *vacuus*, *cassus*, cf. Lucr. 1, 439, *scilicet hoc id erit vacuum quod inane uocamus*) de la « vain » (sens moral) et « privé de, manquant de ». Dans la langue philosophique, *ināne* traduit τὸ κενόν. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : *inānitās* ; *ināniae* (mot plautinien) ; *ināniō*, -e (rare, Lucr. et Pline) ; *inānitō* (Isid.) ; *inānitus* (Gloss.) ; d'après κενός ; *inānitum* (Plt.) ; *exināniō* (classique, usuel) ; *exinānitō*, etc. ; *inānēscō*. Composés : *ināniloquīum* (Plt.) = κενολόγος (cf. *inānilogīstae*, Plt., Ps. 255), d'où *ināniloquīum* = κενολόγον, κενοφωνία (Ital.).

Sans doute composé dont le premier terme serait in-négatif et dont le second est obscur.

inaurēs : v. *auris*.

incānus : v. *cānus*.

incarduum, -i n. : cœur du bois (Vit. patr.). Emprunt au gr. ἐγκάρδιον ; peut-être à corriger en *incardium*. L'influence de *carduus* s'explique mal, en raison de la différence de sens.

incendō : v. *cāndō*, *candeō*.

incentiō, *incentiūs* : v. *incinō*, s. u. *canō*.

***incept** : *deinceps*, P. F. 95, 10. De **in-cap-s* ; cf. *exim*, etc., et *is*. Forme non attestée dans les textes et peut-être tirée arbitrairement de *deinceps*.

inceſō, -is, -iū (un parfait *inceſi* dans Tac., H. 2, 23 ; 3, 77 ; Luc. 5, 680), -ere : attaquer (sens physique et moral ; synonyme de *inuādō*, *petō*). De là *inceſus* avec le sens de « attaque » dans Tacite, alors qu'ailleurs *inceſus* a seulement le sens de « marche » (cf. *incēdō*). Semble une formation désidérative de *incēdō* ; cf. Fest. 226, 18 : *petiſſere antiqui pro petere dicebant, ea quidem forma verbi qua sunt laccessere et incessere*. Toutefois, étant donné l'apparition tardive de *inceſo*, qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale, il est possible qu'il soit formé sur *inceſus*, d'après le rapport *impetus/petō*, par besoin de renouveler l'expression. Il est peu vraisemblable que *inceſo* ait été refait sur *inceſi*.

inceſus : v. *castus*.

***incicor** (Pacuvius, *Trag.* 386) : v. *cicur*.

inciēns, -entis adj. : pleine, se dit d'une feinelle. Difficile à séparer du gr. κενό « je suis enceinte » et de skr. *evyate* « il se gonfle » (cf. *cumulus*?). La ressemblance avec le mot grec et le caractère technique du mot, qui est de la langue des éleveurs (Varr., Plt., Col.), amènent à se demander s'il n'y aurait pas d'emprunt au gr. κενός avec substitution d'un suffixe de participe présent d'après ἐγκενέω, comme dans *praeagnāns*, q. u.

Conciēns semble une forme créée par Apulée, Mund. 23, sur *inciēns* analysé *in-ciēns* (de *cīēs*).†

incellis, -e : adj. employé au singulier dans *ossae fossé, tranchée* ; ou au pluriel *incellia*, *incellūs*, *incellūs* quae in uīs fiunt ad deducendam aquām, *derivationes de riuo communi factae*, P. F. 94, 23. Technique et rare.

Nom d'instrument qu'on a parfois rattaché à *in-cīdō* « ex eo dictus quod incidatur » (Ulp., Digest. 21, 1, 5).

Pour la formation, cf. *ancile*, *ancilia*.

incēlō, -as, -āre : *increpare uel improbare*, Non. 36, qui cite des exemples d'Accius, Pacuvius, Lucilius. En dehors de ces exemples, ne semble attesté que dans Lucr. 3, 963. Pas de dérivés. Sans étymologie.

incipiō : v. *cāpiō*.

***incitēga** : *machinula in qua constituebatur in conuīn amphora, de qua subinde deferrentur uina*, P. F. 95, 25. Emprunt au gr. ἐγρύθηκε venu peut-être du *ētrusque*. Non autrement attesté.

incitus, -a, -um ; *incitae*, -ārum : v. *cītus*, *sōciō*.

inclusus : v. *clueō*.

incohō (*inchoō* ; sur la graphie, v. Thes. VII 1, 56 sqq.), -as, -āui, -ātum, -āre : commencer, entreprendre, ébaucher. D'après Servius, Ae. 6, 252, *unīgio regi nocturnas incohāt aras*, le mot appartenant au vocabulaire religieux : *est uerbum sacrorum*. Mais, dehors de cet emploi, aucun exemple attesté ne confirme la remarque de Servius ; le *nouum delubrum* (*incohāre* de Cic., Dom. 51, peut s'expliquer par le sens ordinaire. Peut-être Servius le faisait-il dériver du gr. « libation ». Ancien (Enn.), classique. Peut-être conservé en provençal, cf. M. L. 4359 b. Dérives : *incohātō*, -tor, -tiūs, -mentum, tous tardifs. Étymologie obscure : le verbe est rattaché par les uns à *cohātē* « pièce du joug où s'adapte le timon », *incohāre* serait [se] mettre sous le joug, [s']atteler à », *in cohātē* (ce qui ne va pas avec le sens religieux que Servius attribue à *incohāre*) ; d'autres le rapprochent de l'akk. *ka hāt* « capiat », et *incohāre* serait équivalent de *in pere*. Vocalisme ?

Une forme radicale *coh-*, *cah-* n'a guère de chance de remonter à un type indo-européen. La graphie semble influencée par des considérations étymologiques : rapprochement de *χάος* ou de *χόη*.

incola : v. *colō*.

incolūmīs, -e : intact, sans dommage, sain et sauvant (par opposition à *mortuus*). Joint à *saluus* (L. 29, 27, 3). Mis en rapport avec *calamītās* dans une phrase de Cic., Planc. 5, 12, *incolūmīs a calamītās iudicī*.

Dérivé : *incolūmītās*, expliqué par Cic., Inu. 2, 169, *salutis tuta atque integra conseruatio*. Anc. (Plt.), classique ; rare à l'époque impériale. Non roman.

A pris en partie la place de *saluus* ; c'est un terme tout profane en regard de *saluus* qui est lié à *saluus*.

Évidemment à couper *in-columis* ; sur le second terme du composé, v. *calamītās*, *clādēs*, **cellō* (2) et **colūmīs*.

incoxō : v. *coxiō*.

ineroēō : v. *croccus*.

inēcumō (*inco-*), -as, -āre : passer à la toise. Mot technique de la langue militaire, attesté à basse époque (Passio Maximiliani). Se dit des recrues. Dénominatif (*inēcumā*, emprunt populaire au gr. ξύκουμα « entaille » (cf. *incommā*, Vég., Mil. 1, 5, *proceritatem tironum ad incommā scio semper exactam*), la toise étant marquée d'un certain nombre d'encoches fixant la taille réglementaire. Pour la forme, cf. *glaucūna*.

inēuria : v. *cūra*.

inēus : v. *cūdō*. M. L. 4367.

indāgō, -inis f. : terme de vénerie « action de pousser le gibier à l'intérieur d'une enceinte entourée de filets et de chasseurs ; encerclement » ; puis au sens concret d'enceinte, réseau, cordon (de chasseurs, etc.) ; enfin, à l'époque impériale, « investigation, poursuite ». Attesté depuis Hirtius (mais le verbe est dans Plaute) ; doublet tardif : *indāgēs*, -is f.

A *indāgō* correspond un verbe *indāgō*, -as (comme à *clāgāre*, *calīgāre*, *formidāre*, *formidāre*, *propāgāre* et *indāgō* déponent (Varr., L. L. 5, 95) « suivre la trace, traquer, dépister », puis, dans la langue commune, « rechercher » et « découvrir ».

Dérivé : *indāgātiō*, -tor, -trīx, -tūs, -ūs, -bīlis. Non roman.

Sur *indāgātūs* coupé *in-dāgātūs* a été formé à basse époque *perdāgātūs* (Claud. Mamert.) = *peruestigātūs* ; cf. *inuestigātūs*.

De *ind-* (pour le préfixe, cf. *ind-audiō*, *ind-ipiscō*) + *āgēs* ; cf. *amb-āgēs*.†

inde : adverbe de lieu, du groupe de *is*, corrélatif de *unde*, marquant l'origine, le point de départ dans l'espace ou dans le temps « à partir de là, ou de ce moment ». S'emploie également à la place d'un ablatif partitif ou d'origine (avec *ex*), e. g. Plt., Amp. 429, *cadūs erat uini, inde (= ex eo) impīle hīrēam*, d'où le sens de fr. *en*. Cf. *indidēm* « du même endroit ». Fournit le second terme de nombreux composés ; cf. *deinde* (*dein*), M. L. 2525 ; *extīde* (*exim*), *perinde*, *prōinde*, M. L. 6773 ; *subinde*, M. L. 8363. Ancien, usuel. M. L. 4368.

A juger par *hīc*, *istīm*, *illīm* et par *exim*, l'élément *de* serait une particule non essentielle à la forme, peut-être la même qu'on trouve avec *ē* dans *de* ; un *t* qui peut répondre à un ancien *-dē figure dans des adverbes arméniens indiquant le point de départ : *anī* « de là », *ustī* « d'où », *andūs* « de là », etc. Mais on ne voit pas d'où sort la finale lat. *-im* : elle n'a de correspondant nulle part. Or, *unde* rappelle v. sl. *kēdē*, *kēdū* (*otū kēdu* a le sens de *unde*), où il y a une nasale comme dans *inde*.

indēmīnīs : v. *damnō*.

index : v. *dīcō*.

indīgenā, -ae c. : indigène (opposé à *adūena*), autochthon = gr. *ἰθα*, *αἴθη*, *γενῆ*. De **endo-gena*, v. *gignō* 5^o.

indīges, -getis : épithète appliquée à une catégorie de dieux, *Di indīgetēs*, qui s'oppose aux *di Nouēnsidēs* (*Nouēnsidēs*) et qui semble désigner — tout au moins

aux yeux des Latins — les dieux nationaux (*Di patrii Indīgetēs*, Vg., G. 1, 498), par opposition aux dieux nouvellement établis, cf. T. L. 8, 9, 6, *Iane, Iuppīter, Mars pater, Quirīne, Bellona, Lares, Di Nouēnsidēs, Di Indīgetēs, diū quorū est potestos nostrorū hostiūmque*, *Dīque Manes, uos precor, ueneror...* Le Jupiter adoré à Lavinium s'appelait *Iuppīter Indīges*. Plus tard, quand on chercha un nom à ce dieu, on y vit Latinus, ou plus souvent Énée, qui était le fondateur de Lavinium : de là *Indīgetēs Aeneā* dans Vg., Ae. 12, 794. Désigne toutes les puissances actives, de caractère religieux, qui, pour les anciens Romains comme pour tout l'ancien monde indo-européen (v. Usener, *Götternamen*), entouraient l'homme et que l'on invoquait dans les *indīgētā* mentia.

Étymologie inconnue, comme le sens exact du mot ; cf. Thes. s. u. Le sens de ombr. *āgetus*, qu'on traduit par (*dis*) *Ancītūs* (T. E. II a 14) nous échappe.

indīgōtō, -as : appeler les dieux par leur nom, invoquer. Vieux terme du rituel, conservé seulement par les glossateurs (un seul exemple dans un texte de Tert., Ieiun. 16) ; cf. Thes. s. u.†

Dérivé : *indīgētā*, -ōrum : *incantamenta uel indicā*, P. F. 101, 15 L. ; *nomīna haec numīnum in indīgētā inuenīuntur*, i. e. *in lībris pontificalibus, qui et nomīna deorū et rationē ipsorum nomīnum (numīnum var.) continent...*, Serv., G. I 21.

Origine obscure ; ni le rattachement *atō* (par une forme **ind-ag-ītō*), ni la dérivation par *indīges*, auquel pensaient les Latins, ne satisfont ; encore moins la dérivation par *dīgitūs* (cf. Kretschmer, Gl. 31, 154).

indolēs : v. *alō*.

***indrūtīcō**, -as : exubérer. Hybride bas latin, dérivé du gaul. **drūto-*.

indū, **endo** : v. *in*.

indulgeō, -ēs, *indulstī*, *indultūm*, -ēre : être complaisant, indulgent ou favorable à (avec le datif *indulgēre sibī*, *genīō*, *animō*), par suite « se laisser aller à, s'abandonner à » ; *i. dōlōr, lacrimīs* (avec l'accusatif chez les archaïques, e. g. i. *īram*, Lucil. ap. Non. 325, 36) ; *indulge hospītīo*, Vg., Ae. 4, 51 : *indulgent uīno*, Ae. 9, 165 ; cf. Non. 325, 33 sqq. Le sens premier était peut-être « accorder de l'espace ou du temps », ou « se relâcher pour » ; « faire bonne part à » ; cf. le sens technique dans Vg., G. 2, 277, *indulge ordinibūs* « espace davantage les sillons ». Dans la latinité impériale, *indulge* a pris le sens de « accorder par faveur, concéder » : *indulge alīcū usūm pecūniāe*, etc. D'où, à basse époque, *indultūm* et *indultō* (Tert.), *indultūs*, -ūs m. « permission, faveur ».

Autres dérivés : *indulgitās* (rare et archaïque) ; *indulgentia* (classique) « douceur » (i. *caelī*, Vg., G. 2, 345), « indulgence, complaisance », qui à basse époque a le sens concret de « faveur » accordée à quelqu'un, spécialement « pardon, rémission d'une faute ou remise de l'impôt ». *Indulge*, *indulgentia* sont à peine représentés dans les langues romanes. M. L. 4385 et 4385 a.

Selon M. Vendryes, R. celt., 40 (1923), p. 429, *indulge* représenterait **en-dhīlgh-ē* de la racine **dīlgh-* qui marque le droit ou l'obligation ; irl. *dielged* « devoir,

loi », *digim* « j'ai le droit, je mérite », thème en *-ye/-yo-*, **dhlegh-ye/o-* ou **dhlegh-ye/o-*. *Indulgēre* représenterait le thème en *-ē-*, marquant l'état, de cette racine et signifierait « être dans la situation de quelqu'un sur qui un autre a des droits »; *indulgo alicui* veut dire « quelqu'un a des droits sur moi »; d'où « j'ai des devoirs, des obligations, des complaisances envers quelqu'un ». Mais jamais *indulgēre* ne signifie « avoir des devoirs, des obligations envers quelqu'un »; au contraire, le verbe s'emploie plutôt d'un supérieur vis-à-vis d'un inférieur : « avoir des complaisances pour », le cas contraire se disant *mōrem gerere*. D'autre part, il faut tenir compte du sens concret de *indulge*, qui est sans doute le plus ancien. S'il en est ainsi, on peut rapprocher gr. δολτός, skr. *dīrghāh* « long », gr. ἐνδελεχίς continu, v. sl. *dīlūgū* (et hitt. *dalugi* « long »), dont, en latin même, L. Havet, MSL 6, 233 sqq., rapprochait *lārgus*; cf. Gauthiot, MSL 18, 345. Mais la coupe *ind* + *ulgēre* est aussi possible (cf. *ind-ipiscor*, etc.). L'étymologie reste donc incertaine, comme le sens premier du verbe.

induō : v. *exuō*.

India : Inde; **Indus** : indien. Emprunt au gr. Ἰνδός, Ἰνδία; v. B. W. sous *dinde*.

indūsium, -ī n. : vêtement de femme. Dérivés : *indūsiātus* « vêtu de l'indūsium »; *indūsiārius* « tailleur qui fabrique l'indūsium ». Mots plautiniens, repris par Apulée et Martianus Capella, par affectation d'archaïsme.

Les étymologies de Varro, qui dérive le mot soit de *induō*, soit de *intus*, sont sans valeur. *Indūsium*, *indūsiātus* sont empruntés, comme nombre de noms relatifs au vêtement et à la parure, au gr. ἐνδύσις, ou *ἐνδύσ-τον, de ἐνδύειν « revêtir ».

industria, -ae f. : zèle, activité; pluriel concret *industriae* « efforts »; souvent employé à l'ablatif *industriā* (avec ou sans *ez*, *de*) « de propos délibéré, à dessein », et aussi à l'accusatif avec *ob* : *ob industriā*. Ancien (Enn., Plt.), classique, mais rare, surtout à l'époque impériale.

industrius : zélé, actif, attentif, etc. (joint à *gnāus* par Cic., Verr. 2, 3, 21, 53; à *ācer*, Tusc. 5, 20, 57; opposé à *ignāus*, Tac., A. 12, 12; *industriē* est joint à *diligenter* par Cés., B. G. 7, 60; *industriōs*; *industri-* -āris (bas latin).

Les anciens avaient déjà reconnu dans *industrius* un composé, dont la forme ancienne *indostrius* (l. sans doute *endo-*) est donnée par P. F. 94, 15, qui la glose « *quasi qui, quicquid ageret, intro strueret et studeret domi* »; pour le sens de *struere*, cf. Caton, Or. inc. 19 : *iure, lege, libertate, republica communiter uii oportet; gloria atque honore, quomodo sibi quisque struxit*. Cette explication a souvent été considérée comme une étymologie populaire, à tort sans doute. M. J. B. Hofmann l'a défendue en rappelant homér. βυσσοδεμέων, cité par Bréal, *Essai de sémantique*, p. 145; et M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 117, l'a confirmée en montrant que *industria* a bien originellement le sens de « activité secrète », *industrius* celui de « qui machine secrètement », et il est tenté d'y voir un « calque sémantique » de βυσσοδεμέων. La substitution de *-ius* à *-uus* serait due à l'influence du groupe des adjectifs en *-ius* (cf. *glōria*, *inglōrius*; *iniūria*, *iniūrius*, etc.).

indūtiae, -ārum f. pl. (singulier archaïque d'après *Aulu-Gelle* 19, 8, 13) : suspension d'armes, trêve. *Indūtiae sunt pax castrensis paucorum dierum, belli feriae*. Varr. ap. Gell. 1, 25, 2. Attesté depuis Plt.; rare et technique; demeuré peut-être en italien. M. L. 4388. Correspond pour le sens à ἐκεχειρία. Rappelle dans sa formation le type de substantif féminin pluriel *infūtiae*, *suppetiae*, -ārum et, au moins par le suffixe, *ōtium*, dont l'étymologie n'est pas claire. L'explication qui dérive le mot d'un adjectif de sens privatif **in-dū-tus* « qui ne fait pas la guerre » (cf. *duellum*), v. Osthoff, IF 6, 17, se heurte au fait que la suspension d'armes n'implique pas la fin de la guerre : *bellum enim manet, pugna cessat*, dit Aulu-Gelle 1, 25, 4. On a pensé à couper *indūtiae* et à rapprocher gr. αὐτοῖς « vainement », αὐτοῖς « vain, inutile » et le groupe de v. *isl. audr* « vide, désert ». Mais cette étymologie reste très incertaine; les autres le sont encore plus; v. Walde-Hofmann, s. u.

indūniae : v. *exuō*.

inebrae : v. *enubrō*.

inedia : v. *edō*.

ineptus, -a, -um : v. *aptus*.

iners : v. *ars*.

infandus : v. *for*.

infāns, infantis (sur la nature de l'i, v. *cēnseō*, s. f., les langues romanes ont restitué i; cf. *infantia*, M. L. 4393) : adjectif formé de *in-* privatif et du participe de *for* « qui ne parle pas, incapable de parler »; épithète s'appliquant surtout aux jeunes enfants, *infāns puer*, cf. Plt., Poe. Prol. 28; Lucil. 486, 566. Lucrèce emploie encore le substantif dérivé *infantia* avec le sens de « incapacité de parler ». Puis *infāns* substantifé, *infantia* se sont employés au sens d'« enfant » (cf. le développement de sens de gr. νήπιος), enfance »; c'est à ce sens que se rattachent les dérivés et composés (tous d'époque impériale) : *infantīrius*, *infantīlis* (d'après *puerīs*), *infantīlus*, -*tula*; *infantō* « nourrir comme un enfant » (Tert.); *infanticida*, -*cīdium* (Id.). Comme la période dans laquelle l'enfant est considéré comme incapable de parler finit à sept ans (cf. Quint. 1, 1, 18), on conçoit que *infāns* ait pu désigner l'enfant dans le sens ordinairement réservé à *puer*. Columelle dit *ab infante*, Celse *ab infantibus* dans le sens de à *puerō*, à *pueris*. De plus, *infantēs* formaient couple avec *parentēs*. Panroman, sauf roumain. M. L. 4393, 4393 ab; B. W. s. u. — En arménien, c'est l' « animal » qui est désigné : *anasun* (littéralement « qui ne parle pas »).

Les participes proprement dits n'entraient pas en composition (v. Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II 1, p. 193 sqq.); et ce n'est qu'en vertu de développements secondaires que, même avec **n-* négatif, où le développement s'est produit le plus, il a été fait quelques composés de ce genre; en latin, les cas tels que *infāns*, *insciēns*, *insolēns*, *iniōns* sont demeurés exceptionnels.

***Infendere** : ἐπιτείνω, ἐνώληματίσσαι (Gloss.). Peut-être composé de *-fendō*, comme *offendō*, ou tiré secondairement de *infēnsus*.

infēnsus : v. *fendō*.

Infēriae, -īrius : v. *-ferius* sous *ferō*.

Infētor : v. *ferō*.

Infērus, (infer ap. Cat., Agr. 149, 1, *super infērque* *uīnūs*), -a, -um : qui se trouve par dessous, par opposition à *superus*; de la substantivé, *Infēri*, -ōrum « les habitants du monde souterrain »; *Dī Infēri*, par opposition à *Dī Superi*. Ancien (Enn.), usuel. N'est maintenu que dans un seul dialecte du Tessin, M. L. 4400; *Infēra* est demeuré en corse, M. L. 4394 a.

infārā : en dessous (par opposition à *suprā*), plus bas. Adverb et préposition (avec l'accusatif); sens physique et moral. Confondue avec *intrā* à basse époque, M. L. 4410; *infēriō*, -ōris (par opposition à *superior*) : qui est plus bas; s'emploie de l'espace et du temps (de là le sens de « plus jeune, descendant »), du rang : *infēriōres* « les inférieurs »; *infīmūs* (anc. *infūmūs*), -a, -um : qui se trouve tout au bas. Forme refaite pour remplacer *imfārā*, qui avait perdu sa transparence étymologique.

Dérivés : *infēmātis* (création de Plt., St. 493, qui l'oppose à *summatēs*); *infēmātis* (Amm.); *infīmō* (Apul.). A basse époque, la forme ayant cessé d'être comprise comme un superlatif, on rencontre le comparatif *infēmīor* (Iren.).

Infērus a un doublet *infērnus* (cf. *supernus*, *internus*, etc.); d'où *infērā*, -ōrum « les demeures des dieux *Infēri* »; *infērnās*, -ātis (Vitr.). La langue de l'Église a employé *infērnus* m. dans le sens de « enfer », cf. *infēnum*, panroman, sauf roumain, M. L. 4397, celtique : irl. *iffēr*, britt. *uffern*; germanique : ags. *fern*, et en a tiré un adjectif *infērnālis*.

Lat. *infērā*, *infērūs* répond évidemment à skr. *ādharā* (av. *ādārō*), *ādhamāh* « qui est au-dessous », à côté de *ādāhā* « en bas »; le gotique *a undar* « sous » et l'arménien *and* « sous » (entre autres sens). Mais *f* n'est pas conforme à la phonétique du latin de Rome; et la forme du mot serait dialectale, ce qui s'expliquerait par les emplois religieux de ce groupe (*infēri*, etc.). Toutefois, le sentiment qu'on avait affaire à un mot composé de *in* (comme dans *infērō*) a pu jouer. Pour le sens de *infārā*, cf. *secus*.

infēstus, -a, -um : 1^o dirigé contre : *infēstis pilis pro-currere*, Cés., B. C. 3, 93; *infēstis signis*; « hostile à, acharné contre », *gens infēstissima nomini Romano*, Sall., C. 52; 2^o « exposé au danger ou aux attaques, périlleux, menacé, infesté »: *infēstum iter*, Cic., Phi. 12, 10; *flīi uīta infēsta*, Cic., Rosc. Am. 11, 30; *omnia infēsta serpentibus*, Sall., Iu. 89; opposé à *tūtūs*, T.-L. 2, 49; cf. Gell. 9, 12, 1. Souvent confondu avec *infēnsus*, parfois même avec *infēctus*. Ancien (Plt., Cas. 676); classique. Rare à l'époque impériale; demeuré en espagnol, M. L. 4400 a.

Dénominatif : *infēstō*, -ās « attaquer » et « infester » (Bol. Alex.). Dérivés tardifs et rares : *infēstātō*, *infēstātōr*.

In-fēstus contient sans doute le même second élément que *manifestus*, mais l'origine en est incertaine.

infētiō : v. *faciō*.

infīt : il se met à, et spécialement « il commence à parler ». Synonyme de *incipit*, rare, archaïque et poétique.

ique; usité seulement à la 3^e personne du singulier de l'indicatif présent. De *in* + *fīt* de *fiō*; cf. l'opposé *dēfīt* « il manque ». V. Thes. s. u.

infītiae : v. *fateor*.

infīrā : v. *infērūs*.

infīla, -ae f. (usité en prose surtout au pluriel *infīlāe*) : sorte de collier ou de diadème de caractère rituel, fait de flocons de laine teints en rouge et en blanc et noués à des intervalles réguliers par un ruban, *uitta*, de manière à former une longue tresse, assez semblable à un chapelet. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron.

Dérivés : *infīlātūs* « qui porte l'infīla » et, dans Festus, la gloire *exinfīlātūs* : *exer[c]ebat*; *infīlās enim sacerdotūm filāmenta uocabant*, P. F. 71, 25.

Ce terme religieux semble dénoncé par son *f* comme étant dialectal; cf. toutefois la réserve faite sur *infērūs*. Formes romaines savantes, sauf peut-être en espagnol. Origine inconnue.

infīmūs, -īmūs : v. *infērūs*.

ingenium : v. *genō*.

ingēns, ingēntis adj. : très grand, immense; joint par Cicéron à *immānīs*, *immēnsus*, Verr. 2, 3, 46, 110; de Or. 3, 19, 70. Sur la valeur emphatique de *ingēns*, v. Tér., Eu. 391-392, et Cic., Læc. 26, 98. Se dit des hommes et des choses. Comparatif et superlatif peu usités. Pas de dérivés. Attesté depuis Ennius, mais rare à l'époque républicaine; fréquent chez les poètes (199 exemples chez Virgile contre 19 de *immēnsus*) et chez les prosateurs de la latinité d'argent (Tite-Live, Sénèque), semble tomber en désuétude à partir du second siècle de l'Empire; toutefois, reparat fréquent dans Aug., Ciu. D. (46 exemples contre 11 de *immēnsus* et 31 de *infīnītūs*), et dans la Pereg. Aeth., qui en a 20 exemples. Non roman.

Adjectif expressif qui n'a pas de correspondant évident (cf. peut-être gr. γῆγας?) et qui a disparu en vertu de l'usure qui atteint normalement les mots ayant une valeur affective. V. Ingverson, Eranos 48, 65.

ingēnuus, -a, -um : v. *genō*. M. L. 4422.

ingluīiēs, -ēī f. : plis de graisse du visage, d'après Varro cité par Serv., G. 3, 431: *ingluīiēs tori sunt circa gula, qui propter pinguedinem fūnt atque interiectas habent rugas*. Toutefois, le mot ne se rencontre qu'avec le sens de « gosier, gorge, jabot », cf. M. L. 4424, et aussi « glotonnerie » (langue familiale). Les anciens le rattachent à *gula*; cf. P. F. 99, 21, 1. *a gula dicta, hinc et ingluīiēs et glutto*. Substantif d'un verbe **ingluō* (cf. *inluīiēs* : *inluō*) apparenté à *gluīiē*, *ingluīiē*; cf. M. L. 4423.

ingruō : v. *gruō*.

***ingrūsia** : *lvγrouσία* · παρὰ Πωμαίοις τὸ τοῖς ἀσθενεῖς διδόμενοι στίλοι, δούτε ζῆν οὐτε ἀποθνήσκειν ποιεῖ (Suid.).

Sans autre exemple et sans explication.

inguēnū, -īnis n. (usité le plus souvent au pluriel *inguīnā*, -um, d'où la bas latin *inguīna*, -ae, Isid., Or. 4, 6, 19; autres formes tardives : *inguīnēm*, *inguīnēs* (cf.

sanguen et sanguis), *inguinōrum, inguem* : 1^e enfure, tumeur ; 2^e aine ; 3^e endroit où la branche part du tronc (Plin.). Depuis Lucilius. M. L. 4433.

Dérivés : *inguinalis*, adjectif et nom de plante, amelle : βουβόνιον ; *-ārius* (Gré., Iren.).

Lucilius, qui fournit le premier exemple de *inguin*, l'emploie dans le sens de « enfure, tumeur » : *inguin ne existat, papulae, tama, ne hoc noxit* (Luc. 1195), sens qu'en retrouve dans Celse 3, 5. D'autre part, *inguin* est exactement superposable, pour la forme, à gr. ἄρην, ἄρως « glande » ; le rapprochement, proposé par de Saussure, MSL 6, 53, est séduisant, quoique gr. ἄρ- admette d'autres origines que -n et que δ puisse reposer sur *d ; mais v. isl. ḍokkr « enfure » et ḍokkvinna « enflé » ont aussi les représentants de *n et *gʷ, ce qui appuie l'étymologie.

initium : v. *eō, ineō*.

inluniēs : v. *lauō*.

inmūsulus, -ī (im-) m. : *auis genus quam alii regulum, alii ossifragum dicunt*, P. F. 99, 23 ; *ales ex genere aquilarum est, sed minor uirium quam aquilae; quae nolucris raro et non fere praeterquam uere appetet, quia aestum algorem metuit*. Appellata autem ita, *quod subito et inexpectata se inmitrata*. id. 101, 1.

Ancien terme de la langue augurale, tombé en désuétude et dont le sens était perdu à l'époque impériale ; cf. Plin. 10, 8, *quidam post Mucium augurem uisos non esse confirmavere; ego (quod uerisimilis) in desidia rerum omnium non arbitror agnitos*. Emprunté ?

inolēscō : v. *alō*.

inquam, inquit : « dis-je, dit-il », employé en incise quand on rapporte ses propres paroles ou les paroles de quelqu'un ; souvent après un mot sur lequel on veut attirer l'attention de l'auditeur ou du lecteur ; notamment dans des anaphores. En dehors de *inquam, inquit*, on rencontre aussi, mais plus rarement : *inquis* (classique), *inquitus, inquirit, inquiuit, inquit, inque, inquītū* (Pit., Tér.), *inquiuit, inquiēs, -quiet, inqui, inquīstī* ; cf. Kühner, *Lat. Gramm.*, 2^e éd., I, p. 823. A basse époque, sur *inquit, inquis* s'est créée une 1^e personne *inquiō* (d'après *aiō*) ou *inquō* ; d'où *inquiēns* (Vulg.). La création même de ces formes, qui n'ont pas eu de vie véritable, montre que *inquam* avait cessé d'être employé. C'est surtout une forme de l'époque républicaine.

Inquam à l'air d'un subjonctif dont le sens serait « veux-je dire ». S'apparente sans doute à *insece, insecē* ; v. ces mots. Pour le vocalisme, cf. hom. ἐστέτε (de *ἐν-ἐστέτε) à côté de ἐνέρω. Mais on ne voit pas comment **inquam* aurait abouti à *inquam* (cf. *trānquillus?*).

inquinīlīs : v. *colō*.

inquinō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : souiller, salir (sens physique et moral). Ancien, classique. Demeuré peut-être en catalan et en espagnol, M. L. 4450 a. Rapproché de *cunire* par P. F. 44, 11, *cunire est stercus facere, unde et inquinare*.

Dérivés, rares et tardifs : *inquinābulum* (Gloss.), *inquināmentum, inquinātiō* ; composé : *coinquinō*

(fréquent dans la langue de l'Église, où il traduit μαίνω), d'où *coinquinātiō*.

Si *cunire* a un ū et repose sur **quinīt*, on pourrait rapprocher le *quinā-* de *inquināre* ; il y aurait alternance vocalique.

***insequō, *insecō** : 1^e personne non attestée. N'existent que les formes : *insequis* « *narras, referas* » (Gloss.) ; *insece, inseque* « *dic* », impératif traduisant le gr. ἐνέτε (Liv. Andr., Enn.) ; *insexit* « *dixerit* » (Bun., Inc. 36 ; cf. P. F. 99, 10). Enfin, Caton aurait employé un participe *insecenda*, où le préfixe est privatif, au sens de *infanda, semble-t-il* ; mais le passage d'Aul. Gelle, 18, 9, 1 sqq., relatif à cet exemple est corrompu. Cet auteur cite aussi une forme de substantif pluriel *insectionēs = narratiōnēs*.

Verbe vieilli dont il ne reste que des débris ; composé **en-secw-ō*, d'une racine **sek-* « dire », dont on aurait peut-être le subjonctif dans *inquam* et d'autres formes dans *inquis, inquit*. Les formes *insece, insecenda* sont reformées par analogie sur **insecō*, de **inseq(u)ō* avec chute phonétique du u devant o, et sur *inseci, insecō*, où le kʷ perdait son appendice labiovélaire devant consonne.

L'ombrion a généralisé -k- : *pru-sikurent* « prononciātent », *sukatu* « déclarāto ».

La racine **sek-* « dire » est bien attestée : v. gall. *hepp* « *inquit* », iirl. *inse* « *discours* », hom. ἐνέρω (impér. aor. ἐ-στέτε, de *ἐν-ἐστέτε) ; v. isl. *segja* et v. h. a. *sagēn* « dire », lit. *sakaū, sakjti* « dire » (et lit. br. *sekil* « je dis. »), v. sl. *sočiti* « indiquer ». Le sens de « raconter », qui est maintenu en latin, se retrouve notamment en celtique : iirl. *scēl*, gall. *chwend* « récit, nouvelle » et en lituanien : lit. *pāsaka* « conte, récit ». La racine **sek-* indique une déclaration publique, un récit fait devant un public, etc. Une racine homonyme a fourni *sequi* « je suis » et, dans d'autres langues, des formes comme got. *saívan*, all. *sehen* « voir ». Peut-être est-ce la même à l'origine, mais rien ne l'indique plus en latin.

I(n)sicium, I(n)sicia, -ārius : v. *secō*.

Insideō, Insidiae : v. *sedeo*.

Insignis : v. *signum*.

Insilia (gén. -iūm?) : mot désignant un organe du métier à tisser, dont le sens précis est inconnu et qu'on rattache ordinairement à *insiliō* (comme *insidiae à insēcō*?). Ne se trouve que dans Lucr. 5, 1353.

insipō, -supō : v. *supō, sipō*.

Insitus : v. *serō*.

Insolēns : v. le suivant.

Insolēscō, -is (-ēū) tardif d'après *inolēut*, -ere : si gonfler, s'enfler (sens physique et moral : s'enfler d'orgueil ; cf. *tumeō, intumēscō*). Rare ; attesté chez Caton et, à son imitation, dans Salluste, puis Tacite et Justin. Au sens physique ne se rencontre que dans Tertullien et saint Jérôme : *uterus insolēscens*, dit ce dernier, tandis que Caton, ap. Gell. 6, 13, 15, écrit : *ne Romani ad superbiam ferociānque et inmodicū modūm insolēcerent*. Il faut sans doute en rapprocher *insolēns* dans le sens de excessif, arrogant, insolent, cf. Nep., Tim. *nihil umquam neque insolēns, neque gloriōsum ex ore eius*.

(etc., etc.) ; mais le rapport entre les deux mots est obscur. On rattache d'ordinaire *insolēns* à *soleō* (même formation que *infāns, insōns*) : du sens de « *inaccutum* », on serait passé à « qui passe la mesure ordinaire, excessif, etc. », et *insolēscō* aurait été bâti sur *insolēns* avec influence de *inolēscō* ; c'est ainsi que Tertullien aurait, sur *soleō*, bâti *exsolēscere*. Le sens physique de *insolēscō* « se gonfler » serait récent et dérivé. M. S. Krovskij, KZ 35, 230 et Bull. Acad. Sc. de l'U. R. S. S., 1927, p. 127 sqq., a rapproché *insolēscō* des verbes germaniques du groupe de all. *schwellen* « se gonfler », ainsi got. *uſwalleins* « *þwolōs* ». *Insolēns* appartient à la même racine, puis, en vertu de l'homonymie, aurait été ensuite rapproché de *soleō, insolētus* (à moins qu'il n'y ait eu à l'origine deux homonymes qui se seraient confondus) ; mais la présence du préfixe *in-* devant un verbe marquant l'état est sans exemple. On a expliqué aussi *insolēscō* comme fait par opposition sur *exolēscō*, coupé *ex-soleōscō*. Tout ceci incertain, des actions analogiques diverses ayant pu s'exercer.

De *insolēns* dérivent : *insolēntia* (classique), *insolētē*.

Instar n. indéclinable, usité seulement au nominatif et à l'accusatif : équivalent, qui tient la place de (glosses) ἀναρόπτη, ἀντίτυπον, τὸ ἴσταρτον ; cf. Cic., Brut. 51, 191, *Plato mīhi unus instar est omnīum*. Le sens premier est peut-être technique : « poids qui l'on place sur un plateau de la balance pour faire équilibre, contre-poids » (*instāre, instītor*) ; cf. Cic., Off. 3, 3, 11, *ut omnia... uix minimi momenti instar habeant* ; Ov., Her. 2, 30, *sed scelus hoc meriti pondus et instar habet* ; Virgile, A. 6, 865, dit de Marcellus : *quantum instar in ipso, où instar*, évidemment, équivaut à *pondus, mōmentum*, c'est-à-dire *grauītās* ; cf. l'emploi de *mōmentum* dans T.-L. 3, 12, 6, *iūuenem egrīgūm, māximum mōmentū rōrum eius ciuitatis* ; cf. encore Colum. 12, 8, *irīm cībratam quae sit instar pondo quincūcem et triūtem*. Par extension : « valeur égale, image, ressemblance, compensation » (cf. T.-L. 28, 17, 2). *Instar*s'emploie souvent comme apposition suivie d'un génitif ; cf. Vg., A. 2, 15, *instar montis equīm* ; de là, à l'époque impériale, *ad instar* « à l'image de », d'après *ad exemplar*.

Le sens technique fait penser à gr. *στατήρ*, nom de poids (et de monnaie), aussi de la racine **sthā-*. Mais l'histoire du mot reste obscure. Ne semble pas attesté avant l'époque classique (Cic., Cés.). La forme *instar*s' est comparable à *biber*, mais semble plutôt être le neutre d'un adj. (cf. *exemplar*) qu'un infinitif à finale syncopée. Terme commercial, pour lequel une influence étrusque est possible.

Instaurō, -ās, -āui, -ātūm, -āre : renouveler, reconstruire, réparer, restaurer. Glosé ἀναστήνει, redintegrat, renouat, recuperat. Peut-être ancien terme du rituel ; cf. l'emploi technique des dérivés : *instaurātiū lūdī*, Cic., Diu. 1, 26, 55, *instaurātiū lūdōrum, instaurātiūs diēs*. — Verbe rare, surtout technique. *Instaurō* est la forme anciennement attestée, avec le sens de « recommencer, restaurer ». Mais, à l'époque impériale, ce sens semble inconciliable avec le préfixe *in-* ; aussi à *instaurō* se substitue dans cette acception *restaurō* (d'après *restuō, instituō*), qui ne semble pas attesté avant Tacite ; et inversement *instaurō* passe au sens de « offrir (pour

la première fois) », cf. Tac., H. 2, 70, 6, *laetus ul̄to et tam propinquae sortis ignarus instaurabat sacrum dis loci* ; dans Vg., Ae. 4, 63, *instauratque diem donis*, il faut comprendre « et elle renouvelle chaque jour ses dons (aux dieux) ».

Dérivés : *instaurātiō, -tūcius, -tūcius* ; *restaurātiō, -tō* (tardifs).

Les anciens rapprochent *instar*, ce qui est impossible, mais qui a le mérite de fixer le sens à la fois de *instar* et de *instaurāre*. Le verbe a dû d'abord signifier « donner en compensation, en équivalent » pour une cérémonie religieuse manquée, non conforme aux rites, etc., et par suite, dans la langue commune, « renouveler, refaire », etc. Cf. Serv., Ae. 2, 15, *instar nōmen indeclinabile est, līcēt Probus* (Cath. gr. 4, 17) *instarū declinatur ut nectaris. Et caret praepositione quāmī Serenus lyricus ad instar dixerit. Instar autem est ad similitudinem, unde non restaurata, sed instaurata dicuntur aedificare ad antiquam similitudinem facta*. Conservé dans le v. fr. *estor*, M. L. 4470 ; *restaurāre* dans it. *ristorare*, M. L. 7249.

Le maintien de la diptongue *au* à l'intérieur du mot dans *instaurāre* fait difficulté. Étymologie obscure : on rapproche gr. *αναρόπτη* « pieu », v. isl. *staur*, got. *stūjan* « établir solidement ». Faute de pouvoir retracer l'histoire du mot, on ne peut rien affirmer. Le simple *staurō* attesté à basse époque est une création récente, qui semble sans rapport avec *instaurō* : v. ce mot.

Instigō : v. *stingō*.

Instita, -ae f. : ornement attaché à la *stola* d'une matrone romaine, consistant en un volant très large ou draperie cousue à la ceinture et tombant jusqu'à terre. Dérivé de *instō*, -āre ; cf. *antistes, -stīta*.

Institor, -ōris m. : colporteur, revendeur. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Dérivé : *institōrius*. De *institō* « celui qui s'établit, s'installe avec son établisse ».

Insibidus, -ā, -um : sot. Adjectif rare, attesté dans Aul. Gelle et Macrobre. V. *subidus*. L'étyomologie *cui nihil subit in mentem* n'est qu'un calembour !

Insula, -ae f. : île ; par suite « pâtre de maisons » formant un îlot entouré par des rues qui l'isolent du reste de la ville, comme la mer isole l'île ; puis « maison de rapport », par opposition à *domus, aedēs*.

Dérivés : *insulānus* (-neus tardif), *-ārius, -ātus, -āris, -ēnsis, -ōsus*.

Les anciens expliquent *insula* comme si c'était le féminin d'un adjectif **insulus* issu de **en salos* « qui est en pleine mer » (cf. *sedūlus*, de *se dōlō*, etc.), gr. ἀναλός (-λος) : *insulæ dictæ proprie quae non iunguntur communibus parietibus cum uiciniis, circumiuque publico aut priuato iunguntur, a similitudine uidelicet eorum terrarum quae in fluminibus ac mari eminent, suntque in salo*, P. F. 98, 31. Mais il peut n'y avoir là qu'une étyomologie populaire (cf., toutefois, all. mod. *Eiland*, v. sl. *ostrovū*). L'indo-européen n'a pas de nom connu pour « île » et les noms indo-iranien et slave indiquent une île fluviale. Le gr. *vārōs* (ion.-att. *vīooc*) a l'air d'un mot égéen ; on a peine à ne pas penser à un rapport avec *insula*, qui proviendrait aussi du même groupe que

dor. *vāsoç*, on ne sait par quel intermédiaire, et la phonétique fait des difficultés. Le rapport, séduisant, avec *irl. inis*, gall. *ynys* « île » n'est pas plus clair. Attesté depuis Plaute. Roman. M. L. 4475 ; passé, par le roman, en v. h. a. *insul[e]*, *isila*. Sur *paene insula* (Catul. 31, 1), v. Benveniste, *Le français moderne*, 1955, 1.

insulsus : *v. sallō*.

intāminātus : *v. contāminō*.

integer : *v. tangō*.

intendō, -*tus* etc. : *v. tendō*.

inter, **interior**, **intimus** : *v. in*.

interāmenta, -*ōrum* n. pl. : agrès intérieurs d'un navire, varangues. Terme technique de la langue nautique, attesté une fois dans Tite-Live 28, 45, 15, correspondant à gr. *ἐντερόποια* ; pour le suffixe, cf. *armāmenta*.

interānea, -*ōrum* : *v. inter*, sous *in*. M. L. 4487.

intercapēdō : *v. capiō*, p. 96.

interceus : *v. cutis*.

interdicō, -*is*, -*xi*, -*etum*, -*ere* : terme de la langue du droit : prononcer (*dicere*, cf. *iūs dicere*, *iūdex*) la formule qui met fin à un litige entre (*inter*) des personnes ; rendre un arrêt : *praetor interdixit de ui*, Cic., Cae. 8, 22 ; *praetor interdictū ut unde deiectus esset eo restituere*, id., ibid. 28, 80 ; de là *interdictum* n. ; cf. Gaūs, Inst. 4, 139 sqq., 142 sqq. L'arrêt étant le plus souvent prohibitif, *interdicere* signifie en général « interdire », cf. Gaūs, Inst. 4, 439 sqq., *certis ex causis praetor aut proconsul auctoritatem suam finiendis controversiis interponit... formulae uerborum quibus in ea re uitius interdicta cum aliquid prohibet fieri...* et la proposition complétiive de *interdicō* est introduite par *nē* ; mais, comme on l'a vu plus haut par les exemples de Cicéron, ce n'est pas là un usage exclusif. Toutefois, il semble que les interdits prohibitifs soient les plus anciens ; et le sens premier serait bien « interdire » (cf. Daremberg-Saglio, s. u.), ce qui est conforme à l'étymologie. Les gāthās de l'Avesta ont, en effet, *antars-mrye* « interdicō », qui correspond pour la composition, l'emploi et le sens à *interdicō*, v. Meillet, BSL 25 (76), 1, 104. Sur la valeur du préverbe, v. *inter*, s. u. *in*. La construction ancienne est, comme le montre le rapprochement de l'iranien, *i. alicui aliquā rē*, qui est maintenue dans la formule d'interdiction religieuse *ignī et aquā alicui interdicere*. Mais des constructions analogiques sont nées : *i. alqm aliquā rē* ; *alicui aliquid* ; *alicui de aliquā rē* ; *i. alicui ut* (sans valeur prohibitive) ; *i. alicui nē*, ou l'infinitif.

Dérivés : *interdictiō*, -*tor*, -*tōrius*, -*tus*, -*ūs* (ces trois derniers tardifs).

interest : *v. intersum*.

interficiō : *v. faciō*.

interim, **inter-dum**, -*nus*, -*ior*, -*ātim*, -*duātim* ; **intimus** : *v. inter*, sous *in*.

interpolō, -*ās*, -*āre* : -*re* est *immittere* et *interponere* et *nouam formam ex ueterē fingere...* et est *tractum ab arte*

fullonia qui poliendo diligenter uetera quaeque quasi in nouam speciem mutant. Plautus Amphitryone (317) : illuc homo me interpolabit meumque os finget denuo, Non. 34, 1. Terme technique de la langue des foulous, qui correspond pour le sens au gr. *ἐπιτράπτω* ; il y a un adjectif *interpolus* (*interpolis*) glosé *ἐπιτράπως* et qui signifie « retapé, remis à neuf » : *Si uestimenta interpola quis pro nouis emerit*, Dig. 18, 1, 45 ; (*discernere*) *uestem interpolem a sincera*, Fronton, p. 161, 2 N. De là « falsifier et « falsifier en introduisant dans un texte, interpoler » (cf. Cic., Verr. 2, 1, 158).

Interpolō est-il le dénominatif de *interpolus*, ou -*polō* est-il *polō*, comme *duō*, -*ās* à *dūcō*, -*is*? Dans ce cas, *interpolō* serait reformé sur *interpolō*, comme *inuidus* sur *inuidū*. Les dérivés tardifs de *interpolō*, *interpolātor*, -*tō*, etc., n'ont que le sens figuré. Ancien, usuel. Non roman.

Sur le rapport entre *poliō* et *interpolō*, v. Vendryes, *Donum natalicium* Schrijnen, p. 702 sqq. Cf. *poliō*.

interpres, -*etis* m. et f. : intermédiaire, courtier, chargé d'affaires ; puis chargé d'expliquer, truchement, interpréte ; glosé *ἐρμηνεύς*. Ancien (Plt.), usuel, classique. Dénominatif : *interpretor*, -*āris* : « expliquer, interpréter » et « traduire ». Le sens de « être courtier » n'est pas attesté. De là *interpretatiō*, etc.

Le sens de « courtier, négociateur » semble être le plus ancien ; cf. Plt., Cu. 434, *quod te praesente isti egī, teque interpretē* (il s'agit de l'achat d'une esclave) ; Cic., Fam. 10, 11, 3, *utor in hac re* (les négociations avec Lépide) *adiutoribus interpretibusque fratre meo et Late-rence et Furnio nostro*. Il s'agit sans doute d'un terme de la langue du droit comme *sequester*. Le second terme du composé -*pres* est peut-être une forme nominale tirée d'un verbe disparu signifiant « acheter » ou « vendre » (cf. pour la formation *locuplēs* et *plēre*, *super-stes* et *stāre*), apparenté à *preūum* ; v. ce mot.

intersum, -*es*, -*fuī*, -*esse* : 1^o être entre, parmi ; d'où, par extension, « assister à » (classique) ; 2^o impersonnellement, *interest* « il y a de la différence entre » ; *inter hominem et beluam hoc maxime interest quod...*, Cic., Off. 1, 4, 11. De ce sens « il y a une différence entre le fait qu'une chose se fera ou ne se fera pas », par exemple *quid interfuit, homo audacissime, utrum hoc decerneret an...*, Cic., Verr. 2, 3, 61, on est passé facilement au sens de « il importe, il est de l'intérêt de », cf. *διαρέ-πειν*. *Interest alicuius om̄ meā, tuā* (d'après *meā*, *tuā*, *refert*) ; *ad*, avec *ut*, *nē* ; avec une particule interrogative *utrum...* *an* ou *an*, *quālis*, *quantum*, *quis*. Ancien, usuel, classique.

intertrīgō, -*inis* f. : écorchure produite par le frottement, excoriation.

Dérivé : *intertrīgīnōs*. Le rapport avec *terō*, *trītus* déjà été vu par Varron, L. L. 5, 176. Cf. *impetiō* et *intertrīmentum*.

interuallum, -*īn* : d'abord terme de la langue militaire : *opus pedum CX quod est inter uallum et legiones, ... a quibusdam interuallum nominatum*, Hyg., De mun. castr. 6 ; cf. Isid., Or. 15, 9, 2, -*a sunt spatia inter capita uallorum*. Tiré de *inter uallōs*, comme *intercus* de *inter cuem*, etc. A servi de modèle à *interspatium* (Tert.). En passant dans la langue commune, le mot a pris

le sens général de « intervalle (*dē locō*), interruption (*dē tempore*), distance (sens physique et moral), pause ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *interuallātus*, d'où *interuallō*, -*ās* (Amm.) ; *interuallātiō* (Cael. Aur.).

intestīnus : *v. intus* sous *in*.

intrā, **intrō** : *v. in*, *inter*.

intrinsecus : adverbe formé de **intrīm-secūs* (cf. *extīnsecus*) : à l'intérieur. Rare, archaïque et postclassique. De là, à basse époque, un adjectif *intrinsecus*, -*a*, -*um* (Cassiod.). M. L. 4513 a.

v. in, *inter*.

***intrīo** : *infundō* (Gloss.). Présent tardif fait sur le parfait *intrītū*, *intrīstū* et *intrīmentū* ; cf. CGL IV 99, 14, *intrīo* : *infundō uel<ut>* : *tute<hoc intrīsti>* (citation de Tér., Ph. 317). Cf. *contrīo* (Itala).

intrō, -*ās* : entrer. V. *intrā*, sous *in*.

intubus, -*ī m.* (*intibus*, *intubum*, *intibum* n., *intuba*, -*tib* f., Gloss.) : chicorée, endive. Lire : le gr. *ἐντύβον* (Geop.) avec un diminutif *ἐντύβον* (Gloss.) doit provenir du latin, v. André, *Lex.*, s. u. Depuis Pomponius Panroman (sauf roumain). M. L. 4521, sous la forme *intibia* : it. *endivia*, etc.

intus : *v. in*.

inueniō, -*īs*, -*uēnī*, -*uentūm*, -*uenire* : venir sur ou dans ; d'où « tomber sur, rencontrer, trouver, découvrir ; avoir des facultés d'invention ou d'imagination » (rhétorique). Dans la langue familiale, *sē inuenire* « s'y retrouver ». Le rapport avec *ueniō* n'apparaît plus dans l'emploi ; le sens de « trouver, inventer » (sans différence avec *reperiō*, cf. Plt., St. 109, 110) est dominant dans le verbe comme dans les dérivés : *inuentor*, -*trīz*, *inueniō* (terme de la rhétorique), *inuentūcula*, *inueniūtū*, -*ūs*, *inuentūrium* (Dig.), *inuentīciūs*, *inuentiblīs* (*inueniō*) ; *ad* (= *ἀνεύπλωτος*), *red-inueniō*, ces derniers tardifs. Le passage au sens de « trouver » a pu se faire par des emplois comme *inuenire uiam*, Tér., Eu. 247, *i. uestigia*. Le sens de « venir dans » est mis en évidence par Vg., Ae. 6, 8 : *par densa ferarum | tecta rapit siluas, inuentaque flumina monstrat*. Le russe a de même *na-iti* « trouver ». Ancien, classique ; non roman (mais *na-iti* « trouver » est représenté, cf. M. L. 4527 a, et l'italien a *rinvenire* ; v. B. W. *trouver*). La différence entre *inueniō* et *reperiō* est peu sensible, mais *inueniō* est plus populaire que *reperiō*, et celui-ci disparait de la basse latinité ; cf. Löfstedt, *Philol. Corin. z. Peregr. Aeth.*, p. 234 ; *Syntacticā*, II, 342, n. 3.

inūlō, -*ās*, -*aul*, -*ātūm*, -*ārē* : inviter (*alqm ad cēnam, in hospitiūm*; *tectō, hospitiō*; *inuitāre ut*) ; puis dans un sens plus large : *i. hostēs ad dēdītōnēm* « encourager à ». On trouve aussi dans la langue familiale *sēsē inuitāre* « se bien traiter », cf. Non. 320, 35. Ancien, usuel. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 4535, et **con-uitāre* (sous l'influence de *coniuīum*), M. L. 2201. Étymologie inconnue. Les anciens voyaient dans le pré-verbe non le *in*- privatif, mais le *in*- de sens local, comme le montrent les rapprochements qu'on lit, par exemple, dans Lucilius, XXX (616), *contra haec INVITASSE aut INSTIGASSE uidentur* ; Gic., Cat. M. 57, *ad quem fruendū non modo non retardat, uerum etiam INVITAT atque ADLECTAT senectus*.

Il doit donc y avoir ici un préverbe *in*- et un fréquentatif ou un dénominatif de l'adjectif **uitū-s* ; cf. *inuitū*? Le sens ancien serait « bien traiter, bien accueillir » (cf. *sē inuitāre*) ; le sens de « inviter » serait secondaire. Dérivés : *inuitātiō*, -*tor*, -*trīz*, -*tiuncula*, -*tōrius*, -*tus*, -*bilis*, -*mentum*.

inuitūs, -*a*, -*um* : *ἄκων* (*ἀέκων*), qui agit malgré soi, contre son gré : *inuitā Minerā*, i. e. « aduersante et repugnante natura » (Cic., Off. 1, 110), *inuitō nūmine*. Sur l'emploi de l'ablatif absolu, v. Wackernagel, *Vorles.* 2, I, p. 283. Ancien, usuel. M. L. 4537.

Composé du préfixe privatif *in*- et d'un adjectif en *-to*, à sens actif **uitūs* formé de la même racine qu'on a dans *uitū-s* « tu veux » (v. ce mot) ; cf. skr. *uitā* « qui plait, agréable » ; *uitī* « jouissance », etc. Les autres rapprochements proposés sont douteux.

inula, -*ae* f. : aunée, plante (depuis Lucr.). Sans doute emprunt de type populaire au gr. *ἐλέφων* avec

accusatif de l'objet, comme *ignoscere* ; la construction avec le génitif (Hor., S. 2, 6, 84), sans doute d'après le gr. *φοεστή τινος*, rappelle l'emploi du génitif après *égeře*, *priuāe*, avec l'ablatif (*Tite-Live*, *Tacite*, etc.) l'emploi de *fraudāre* (*alqm alqā rē*). Le sens et l'emploi sont indiqués par Cicéron, Tu. 3, 9, 20, *nomen inuidiae, quod uerbū ductum est a nīmis inuendo fortunam alterius, ut est in Melanippo* (R³ 424) : « *quisnam florē liberūm inuidū meūm?* » *Male latīne uidetur, sed p̄aeclarē Accius. Vt enim « uidere », sic inuidere florē rectius quam « florī ». Nos consuetudine prohibemur; poeta iūs suū tenuit et dixit audacis. — De là dans la langue commune « envier », sens qui domine dans *inūs* « odieux », *inuidendus* « enviable », *inuidus* « envieux » refait sans doute sur *inuidēō* d'après *uidūs*, *audeō*, d'où *inuidā*, M. L. 4534, sur lequel a été bâti *inuidōs* ; *inuidentia* (Cic.) ; *inūs* « envieux » (tardif et rare, comme *ōsor*) ; *inuidātūs* (Vit. Patr.).*

Il y a allusion à la croyance au mauvais œil, dont le caractère indo-européen est établi par les déformations du nom de l'œil (v. *sous oculus*), cf. R. Wünsch, Berl. Phil. Woch., 1917, p. 77. Le slave exprime l'idée de « hair » par *ne-zavodēti*, où intervient aussi le verbe « voir », mais d'une manière plus claire. Cet emploi de *inuidēō* a été rendu possible par le fait que, en face de *uidēō*, les formes à préverbes ayant le sens de « voir » sont fournies par *-spiciō* : *inspiciō*, etc. V. la *Latin. Gramm.* de Stolz-Schmalz-Hofmann, 5^e éd., p. 412. Sur la valeur de *in*, v. *ignoscō*.

inūlō, -*ās*, -*aul*, -*ātūm*, -*ārē* : inviter (*alqm ad cēnam, in hospitiūm*; *tectō, hospitiō*; *inuitāre ut*) ; puis dans un sens plus large : *i. hostēs ad dēdītōnēm* « encourager à ». On trouve aussi dans la langue familiale *sēsē inuitāre* « se bien traiter », cf. Non. 320, 35. Ancien, usuel. Conservé dans les langues romanes ; cf. M. L. 4535, et **con-uitāre* (sous l'influence de *coniuīum*), M. L. 2201. Étymologie inconnue. Les anciens voyaient dans le pré-verbe non le *in*- privatif, mais le *in*- de sens local, comme le montrent les rapprochements qu'on lit, par exemple, dans Lucilius, XXX (616), *contra haec INVITASSE aut INSTIGASSE uidentur* ; Gic., Cat. M. 57, *ad quem fruendū non modo non retardat, uerum etiam INVITAT atque ADLECTAT senectus*.

Il doit donc y avoir ici un préverbe *in*- et un fréquentatif ou un dénominatif de l'adjectif **uitū-s* ; cf. *inuitū*? Le sens ancien serait « bien traiter, bien accueillir » (cf. *sē inuitāre*) ; le sens de « inviter » serait secondaire.

permutation de *l* et de *n* par substitution de suffixe ou métathèse du type **alēna* < **anhēla*. Le mot serait venu comme terme de cuisine, la racine de *l'Inula* contenue dans le vinaigre étant employée comme assaisonnement; cf. Hor., Sat. 2, 2, 44; 2, 8, 51. La forme française et l'emprunt germanique, v. ang. *eolene*, remontent à **elena* qu'on lit dans les Gloses, à côté de *elna*, *ella*, *enula*. Roman. M. L. 4522; B. W. s. u.

Inuleus, -i m. (et *inulea*) : faon. Peut-être emprunté d'abord par la poésie (Prop., Hor.)? Le grec a ἔνελος· νερός, Hes.; pour la finale, cf. *eculeus*; la longue initiale peut être un expédient métrique, pour éviter le tribracé; cf. *Italia*, *ēgeria*, etc. Les graphies tardives *hinnuleus*, *hinnula* (Arn.), *hinnulus* (St. Ambr.), M. L. 4138 a, *hinnicula* (Ps.-Aug.), *hinuleāginus* (Probus in Verg. G. 1, 16) ont subi l'influence de *hinnus*, *hinnulus*.

inuolō, -ās, -āūl, -ātūm, -ārē : voler, πλέντω. Mot de la langue familiale, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : *ipse dixi* (ωτὸς ἔφη), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse* : *prona men honoris est*.

Etant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule -*met*, *ipsemet*; cf. aussi *ipsipe* [l. *ipse*? ou bien -*ppe* représente-t-il une forme à géminée expressive?] : *ipse neque alii*, P. F. 93, 15]. La langue familiale lui crée même des superlatifs : *ipsinus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. ἀντίτατος. *Ipse* est souvent joint aux pronoms démonstratifs : *hic*, *ille*, ou personnels : *egōmetipse*, *semetipsum*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. l'emploi de ὁτός en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes : e. g. *istum ipsum* > it. *stesso*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif : *ecce ipse* > sud-ital. *quesso*, esp. *aquese*, etc., ou relatif : *qualem ipsum* > it. *qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. même, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. même.

Dérivé : *inuolātor* : κλέπτης (Gloss.).

inuolulus, -i m. : sorte de ver ou de Chenille qui s'enroule sur elle-même (Plt.). De *inuolū* (cf. *conuolū*). V. h. a. *wulluh*, etc., de **inuolucus*?

Inuus : v. *inuī*.

īō : interjection exprimant la joie; cf. gr. ιώ.

iōeus, -i m. (pluriel *iōci* et collectif neutre *iōca*) : jeu en paroles, plaisanterie. *Iocus*, *iōca* s'opposent à *sérium*, *sēria*, dans un couple antithétique en asyndète *iōca* *sēria*; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, *quicun iōca, sēria, ut dicitur*. Uni également à *lūdūs* « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, *ut ad ludum et iōcum facti uideamus*; T.-L. 28, 42, 2 *tudus et iōcus*. De là *per iōcum* « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplété *lūdūs* dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivés : *iōcor*, -āris et **iōcō*, M. L. 4585; **iōcārius*, M. L. 4585 a; *iōcōs* (d'où irl. *geocach*); *iōculus* (Plt.), *iōculor*, -āris et **iōculō*, M. L. 4586; *iōculāris*, M. L. 4587; *iōcista* « qui uerbis iōcatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. *Iōcor* et *iōculor* ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de *iuō*, d'où *iōcundus*.

L'intonation douce de *o* dans lit. *jūkas* « plaisanterie » est embarrassante; le lituanien a aussi *jūktis* « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée » : ombr. *iuka*, *iuku* « precēs, uerba », et, dès lors, m. gall. *ieith* « manière de parler, langue », v. h. a. *jehan*, « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis : v. *Iuppiter*.

ipse, -a, -um ; gén. *ipsius*, dat. *ipsi* : pronom-adjectif intensif appartenant au groupe des démonstratifs comme le gr. ὁτός, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres : « même, lui-même, elle-même (et pas une autre); propre; en partie, », et aussi à en affirmer l'exactitude ou l'autenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement, précisément » (par opposition à *ferē*), e. g. : *triginta dies erant ipsi, cum*, Cic., Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. ὁτός = ὁτόματος); en ce cas, souvent renforcée par *sponte suā*.

Dans la langue familiale, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : *ipse dixi* (ωτὸς ἔφη), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse* : *prona men honoris est*.

Etant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule -*met*, *ipsemet*; cf. aussi *ipsipe* [l. *ipse*? ou bien -*ppe* représente-t-il une forme à géminée expressive?] : *ipse neque alii*, P. F. 93, 15]. La langue familiale lui crée même des superlatifs : *ipsinus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. ἀντίτατος. *Ipse* est souvent joint aux pronoms démonstratifs : *hic*, *ille*, ou personnels : *egōmetipse*, *semetipsum*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. l'emploi de ὁτός en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes : e. g. *istum ipsum* > it. *stesso*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif : *ecce ipse* > sud-ital. *quesso*, esp. *aquese*, etc., ou relatif : *qualem ipsum* > it. *qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. même, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. même.

Dérivé : *inuolātor* : κλέπτης (Gloss.).

īō : interjection exprimant la joie; cf. gr. ιώ.

iōeus, -i m. (pluriel *iōci* et collectif neutre *iōca*) : jeu en paroles, plaisanterie. *Iocus*, *iōca* s'opposent à *sērium*, *sēria*, dans un couple antithétique en asyndète *iōca* *sēria*; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, *quicun iōca, sēria, ut dicitur*. Uni également à *lūdūs* « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, *ut ad ludum et iōcum facti uideamus*; T.-L. 28, 42, 2 *tudus et iōcus*. De là *per iōcum* « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplété *lūdūs* dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivés : *iōcor*, -āris et **iōcō*, M. L. 4585; **iōcārius*, M. L. 4585 a; *iōcōs* (d'où irl. *geocach*); *iōculus* (Plt.), *iōculor*, -āris et **iōculō*, M. L. 4586; *iōculāris*, M. L. 4587; *iōcista* « qui uerbis iōcatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. *Iōcor* et *iōculor* ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de *iuō*, d'où *iōcundus*.

L'intonation douce de *o* dans lit. *jūkas* « plaisanterie » est embarrassante; le lituanien a aussi *jūktis* « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée » : ombr. *iuka*, *iuku* « precēs, uerba », et, dès lors, m. gall. *ieith* « manière de parler, langue », v. h. a. *jehan*, « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis : v. *Iuppiter*.

ipse, -a, -um ; gén. *ipsius*, dat. *ipsi* : pronom-adjectif intensif appartenant au groupe des démonstratifs comme le gr. ὁτός, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres : « même, lui-même, elle-même (et pas une autre); propre; en partie, », et aussi à en affirmer l'exactitude ou l'autenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement, précisément » (par opposition à *ferē*), e. g. : *triginta dies erant ipsi, cum*, Cic., Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. ὁτός = ὁτόματος); en ce cas, souvent renforcée par *sponte suā*.

Dans la langue familiale, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : *ipse dixi* (ωτὸς ἔφη), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse* : *prona men honoris est*.

Etant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule -*met*, *ipsemet*; cf. aussi *ipsipe* [l. *ipse*? ou bien -*ppe* représente-t-il une forme à géminée expressive?] : *ipse neque alii*, P. F. 93, 15]. La langue familiale lui crée même des superlatifs : *ipsinus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. ἀντίτατος. *Ipse* est souvent joint aux pronoms démonstratifs : *hic*, *ille*, ou personnels : *egōmetipse*, *semetipsum*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. l'emploi de ὁτός en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes : e. g. *istum ipsum* > it. *stesso*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif : *ecce ipse* > sud-ital. *quesso*, esp. *aquese*, etc., ou relatif : *qualem ipsum* > it. *qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. même, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. même.

Dérivé : *īō* : interjection exprimant la joie; cf. gr. ιώ.

iōeus, -i m. (pluriel *iōci* et collectif neutre *iōca*) : jeu en paroles, plaisanterie. *Iocus*, *iōca* s'opposent à *sērium*, *sēria*, dans un couple antithétique en asyndète *iōca* *sēria*; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, *quicun iōca, sēria, ut dicitur*. Uni également à *lūdūs* « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, *ut ad ludum et iōcum facti uideamus*; T.-L. 28, 42, 2 *tudus et iōcus*. De là *per iōcum* « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplété *lūdūs* dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivé : *iōcor*, -āris et **iōcō*, M. L. 4585; **iōcārius*, M. L. 4585 a; *iōcōs* (d'où irl. *geocach*); *iōculus* (Plt.), *iōculor*, -āris et **iōculō*, M. L. 4586; *iōculāris*, M. L. 4587; *iōcista* « qui uerbis iōcatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. *Iōcor* et *iōculor* ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de *iuō*, d'où *iōcundus*.

L'intonation douce de *o* dans lit. *jūkas* « plaisanterie » est embarrassante; le lituanien a aussi *jūktis* « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée » : ombr. *iuka*, *iuku* « precēs, uerba », et, dès lors, m. gall. *ieith* « manière de parler, langue », v. h. a. *jehan*, « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis : v. *Iuppiter*.

ipse, -a, -um ; gén. *ipsius*, dat. *ipsi* : pronom-adjectif intensif appartenant au groupe des démonstratifs comme le gr. ὁτός, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres : « même, lui-même, elle-même (et pas une autre); propre; en partie, », et aussi à en affirmer l'exactitude ou l'autenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement, précisément » (par opposition à *ferē*), e. g. : *triginta dies erant ipsi, cum*, Cic., Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. ὁτός = ὁτόματος); en ce cas, souvent renforcée par *sponte suā*.

Dans la langue familiale, d'abord sans doute celle des esclaves, *ipse*, *ipsa* désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : *ipse dixi* (ωτὸς ἔφη), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose *ipse* : *prona men honoris est*.

Etant donné son sens intensif, *ipse* peut être renforcé par la particule -*met*, *ipsemet*; cf. aussi *ipsipe* [l. *ipse*? ou bien -*ppe* représente-t-il une forme à géminée expressive?] : *ipse neque alii*, P. F. 93, 15]. La langue familiale lui crée même des superlatifs : *ipsinus* (employé au sens de *dominus* dans Pétrone); *ipsissimus*, cf. gr. ἀντίτατος. *Ipse* est souvent joint aux pronoms démonstratifs : *hic*, *ille*, ou personnels : *egōmetipse*, *semetipsum*. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité *idem* (cf. l'emploi de ὁτός en grec), qui lui-même n'est qu'un *is* renforcé, *ipse* et des formations dérivées de *ipse* se sont substituées à *idem* dans les langues romanes : e. g. *istum ipsum* > it. *stesso*; *ipse* dans certains cas est devenu démonstratif : *ecce ipse* > sud-ital. *quesso*, esp. *aquese*, etc., ou relatif : *qualem ipsum* > it. *qualesso*, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, *ipse* a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à *ille*. De *metipsum* est dérivé le v. fr. *medesme*, fr. même, ital. *medesimo*; de **ne ipse unum*, l'ital. *nessuno*, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. même.

Dérivé : *īō* : interjection exprimant la joie; cf. gr. ιώ.

īōnia, -ae f. : ironie. Emprunt savant (depuis Cicéron) au gr. ἴρωνεια.

Dérivés tardifs : *īōnicus*, -cē. M. L. 4545 a, b? Celte : irl. *irōin*.

īōpex, *īōpus* : v. *hir-*.

īōritō (*īōr-*), -ās, -āūl, -ātūm, -ārē : provoquer, exciter, d'où « *irriter* ». Ancien (cf. Plt., Cap. 485), classique.

Dérivés : *īōritānen*, -mentum; *īōritātō*, -tābūlis, -būlātis; *īōritātor*, -trīx, -tūs, -ūs, tous littéraires et en partie tardifs. La langue impériale (Pline, Columelle, etc.) emploie aussi dans le même sens *īōritō*, formé d'après *prōuocō* (*prōrītātor*, Itala), pour renouveler l'expression; et Priscien, GLK III 67, 20, cite un simple *īōtō* qu'il a peut-être recréé d'après *īōritō*. Les rares représentants du verbe dans les langues romaines remontent à *īōritāre*. M. L. 4547. Mot expressif, sans étymologie.

īōritūs (*īōr-*, -a, -um) : v. *reor*.

īōrumō, -ās : donner à sucer; mot vulgaire de sens obscène opposé à *fell(l)ō* (Cat., Mart.), employé comme terme d'insulte; cf. fr. *bougre*, *foutre*.

Dérivés : *īōrumātor*, -tiō, -būlēter.

V. *rumā*, *rumis*.

īōrtiōla (*ūtīs*) : sorte de vigne (Colum., Pline). Sans étymologie. Le rapport avec *Hirtius* est en l'air.

īōs, *īōa*, *īōd* (ancien accusatif *īōm*, *īōm* « eum », P. F. 92, 1; 41, 7; 67, 23; nominatif pluriel *īōs*, *īōis*, *īōis* (inscription de l'époque républicaine); datif-ablatif *īōbus*, e. g. Plt., Mi. 74; le génitif pluriel *īōum* attribué aux « anti-qui » par P. F. 67, 23 est sans exemple); adjectif-pronom de renvoi (et non démonstratif; aussi ne comporte-t-il pas de particule épéictique, comme *hic*, *istic*, *illic*). Reprend ou annonce souvent un relatif précédemment énoncé ou qui va l'être : *quō annō... ēō annō*, ou *ēō annō... quō*; cf. Cic., Off. 2, 6, 22, *male res se habet cum quod uirtutē effici debet, id tempūtūr pecunia*. De là les groupes : *is quī*; *id quod*, *īōē quod* (cf. *īōē*) et *propterē quod*, *quīa*; *quō... ēō (quō magis... ēō magis)*; *ēō, id... ut*; *in ēō est ut*. *Is* est proprement le corrélatif de *quī*. On le trouve même joint à *quī* de manière pléonastique dans des phrases comme Plt., Tri. 1023, *inter eos homines condalium te redipisci postulas? | quorū eorum unus surrupuit currenti cursori solūm*. Peut reprendre également un substantif sans relatif, par exemple Plt., Poe. 302, *aurum, id fortuna inuenit, natura ingenium bonum* « de l'or, cela se trouve par hasard... »; T.-L. 1, 19, 1, *urbem nouam, conditam ui et armis, iure eam legibūsque de integro condere*. Ainsi *īō* a pu s'employer dans des suites comme Tér., An. 221 sqq., *fuit quidam senex | mercator : nauem is fregit apud Andrum insulam*; *| is obiit mortem*; Cés., BG 1, 12; *flumen est Arar... id flumen...*

īō, qui avait une valeur faible et des formes monosyllabiques facilement éliminables ou méconnaissables, a été concurrencé par les démonstratifs, surtout par *ille*, à mesure que le sens de ceux-ci s'affaiblissait et que la langue tendait à les remplacer eux-mêmes par des formes plus pleines et plus expressives dont témoignent les langues romaines. *īō* n'a survécu qu'en liaison avec *ipse* dans *īōipsum*, it. *desso*. M. L. 4256.

Des cas anciens de *is* ont subsisté dans les adverbes de lieu *eō* « là », avec idée de mouvement (cf. *quōd*, *adeō*, *eō usque*, M. L. 2877; *eō* « par là », ancien ablatif féminin, *scil. utiā*; cf. *etātēus*. Cf. aussi *anteā*, *posteā*, *praeterā* (en face de *posthāc*, *praeterhāc*) ; *arworsum ead*, Sc. Bac., osq. *post exac* (= *posthāc*), Tab. Bant. Au même thème que *is* appartient *ibī*, *inde* (et *im* : *exim*, *internū*), *ita*, *item*, *itidem* et *iterum*. L'ablatif *eō* « pour cela » a servi aussi de particule à sens causal ; cf. *eō quod* (qui dans le bas latin a pris le sens de *quod*), *id eō*. Le radical de *is* a fourni les composés *idem*, *ipse* et figure dans *hic*.

Is, ea, id est dérivé d'un thème **ei*-, *i*-, élargi en **eyo*-, **eyā* (au féminin) pour la plupart des cas.

En indo-européen, le radical **ei*- servait à fournir la forme du nominatif : skr. *ay-dm* (masculin), *iy-ám* (féminin), *id-ám* (nominatif-accusatif neutre) ; le reste de la flexion était obtenu avec **e/o*- : skr. *á-sya* (génitif), *á-smai* (atif), etc. Cet état de choses se maintient dans la forme latine à particule préposée servant de démonstratif : *h-i-c*, accusatif *h-un-c*, *h-o-dīe*. Dans la flexion de *is*, les formes de **e/o*- ont été remplacées par le dérivé *eō* : *eum*, *eō*, *ei*, etc. — Outre l'indo-iranien, le type **ei*-/*e/o*- se retrouve en germanique : *got. is* (le neutre est *ita*). — Les formes des autres langues manquent de netteté.

En osco-ombrien, on a osq. *iz-ic* « is », *iúk*, *ioc* « ea », *id-ík* « id », *ion-c* « eum », *iusk* « ii », *eisun-k* « eōrum » et ombr. *er-ek* « is », *er-ek* « id », *er-u* « eōrum », etc. Il y a un atif du type ancien dans ombr. *esmei* « huīc », cf. skr. *ásmai* « à lui ».

Sur le parallélisme des formes de *is* et de *quis*, v. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

iste, ista, istud (et avec particule épideictique *isti-c*, *istae*, de **ista-i-ce*, *istue*; avec particule interrogative *isticne*, de **istece-ne*) : pronom et adjectif démonstratif « celui-ci, ce, cet », dit de la 2^e personne, parce qu'il renvoie généralement à une personne ou à un objet dont un interlocuteur a parlé ou auquel on s'adresse ; a pris de là, dans la langue du barreau, une nuance péjorative « l'individu dont tu parles ou que tu défends [et qui est méprisable] », sens qu'il a aussi dans la langue courante ; cf. *quae est ista praetura?* « quelle est cette préture qui est tienne? », Cic., Verr. 2, 2, 18, 46 ; *cum enim tuus iste stoicus sapiens dixerit*, Cic., Ac. 2, 38, 119 ; *non erit ista amicitia, sed mercatura*, Cic., N. D. 1, 44, 122 ; *animi est ista mollietas, non virtus, inopiam paullisper ferre non posse*, Cés., B. G. 7, 77. Le sens personnel de *iste* apparaît ensuite affaibli et, à l'époque impériale, a tendu à remplacer *hic* dans le sens démonstratif ; cf. Marouzeau, MSL 20, 80. Panroman, seul ou précédé de *ecce* (cf. *Peregrin*. Aeth. 14, 2 et 5). M. L. 4559 ; B. W. *ce, cet, cette, ces*.

Adverbes de lieu : *istūc*, *istūc* (-*tōc*, -*tō*), *istinc* (-*tim*), *istōrum* (Tér.) ; cf. *hōrsum*.

Iste se compose d'une particule préposée *is-* et d'un démonstratif *-te* ; la structure est donc comparable à celle des deux autres démonstratifs personnels, *hic* et *ille* (v. ces mots).

La particule *is-* ne se retrouve pas hors du latin. Il est difficile d'y voir une forme fixée de *is*. L'ombrien a une formation parallèle à celle de *iste*, mais avec particule *es-* dans ombr. *est u* « *istum* », *estu*, *esto* « *ista* », etc.

L'élément fléchi est le démonstratif correspondant à singulier était de la forme skr. *sa*, *sā*, gr. *δ*, *τ* (ion., att. *η*), got. *sa*, *so* ; le latin n'a pas conservé ce jeu, et le lituanien, qui a *tās*, *tā*. — Le radical du démonstratif est resté largement représenté dans les adverbes anaphoriques *tum*, *tam* et leurs dérivés, dans *tot*, etc. (v. ces mots), tandis que les adverbes de lieu appartiennent au groupe de *is* : *ibī*, *eō*, *inde*.

Dans l'autre langue qui a constitué un système de démonstratifs personnels, l'arménien, c'est aussi le radical *t* qui a fourni le démonstratif de 2^e personne : *di*, *ayd*, etc. Et, en effet, le démonstratif à radical *t* servait à montrer ou à renvoyer à quelque chose de déjà nommé ; il n'indique ni ce qui est proche, comme les démonstratifs représentés en latin par *hic* et par le groupe de *cis*, *citrā*, ni ce qui est éloigné, comme les démonstratifs à **n*-, **t* et **ω*.

issula : v. *ipse*.

ita : adverbe du même thème que *is*, *id*, signifiant « ainsi ». Spécifie une chose dite ou qui va être dite : *ita constitui fortiter esse agendum*, Cic., Clu. 19, 51. Répond à une question posée : « comme je dis, comme tu dis », etc., d'où « oui » ; ainsi Plt., Mi. 1262, *miliem pol | tu aspexistī. — Ita* ; Tér., An. 849, *quid istic tibi negoti est? — Mihin? — Ita*.

Ita est le corrélatif de *ut*, comme *is de quī*, *ibī de ubi*, etc. ; ainsi : *non ita amo ut sani solent | homines*, Plt., Mer. 262 ; *ut homost, ita morem geras*, Tér., Ad. 431 ; de là, dans les formules d'affirmation, *ita me Venus amet ut ego te numquam sinam* « Puisse Vénus m'aimer dans la mesure où... aussi vrai que », Plt., Curc. 209. *Ita* s'emploie même seul dans ce sens, *sollicitat, ita uiuam* (aussi vrai que je veux vivre), *me tua ualetudo*, Cic., Fam. 16, 20, 1. *Ita* peut annoncer une chose qui va être dite, ainsi *ita est amor : ballista ut iacitur*, Plt., Tri. 688 ; de là *ita... ut* « ainsi... en quelque sorte, dans la mesure où » ; *et tamen ita probanda est mansuetudo, ut adhibeat rei publicae seueritas*, Cic., Off. 1, 25, 38. C'est de cet emploi qu'est sorti le sens de *ita ut consuetus* : de telle manière que, de telle sorte que, tellement que. Usité de tout temps. Non roman ; cf. toutefois M. L. 4554.

itaque : « et ainsi », par suite « les choses étant ainsi ; conformément à ce qui précède ; c'est pourquois, aussi ». *Ita constitui fortiter agendum, itaque feci*, Cic., Clu. 19, 51 ; *Dumnorix ciuitates suo beneficio habere obstrictas uolebat. Itaque rem suscipit*, Cés., B. G. 1, 9, 3 et 4.

item : même sens que *ita*, mais avec une particule -em ajoutée, cf. *idem* (v. ce mot). A également *ut* pour corrélatif : *proinde eri ut sint, ipse item sit*, Plt., Amp. 60. A tendu néanmoins à se différencier de *ita* en prenant le sens de « de même, également, aussi », peut-être sous l'influence de *idem* ; cf. *Romulus augur cum fratre item augure*, Cic., Diu. 1, 48, 107. De là l'emploi dans une énumération : *item... tertio... quartō*, Varr., R. R. 1, 16, 3.

itidem : adverbe formé de *ita* + *dem*, avec particule de renforcement. Même sens que *item*. Particulièrement fréquent dans la langue des comiques, qui reproduit la langue de la conversation ; ne semble plus employé à

l'époque impériale, sauf chez les écrivains archaïsants. Soul adverb ancien de la famille de *is* qui ne soit pas adverb de lieu (par ailleurs, on a *tum*, *tam*, etc.). C'est en effet une forme indo-européenne conservée, répondant à skr. *iti* « ainsi » (du radical *u*, l'Avesta a de même *uiti* « ainsi »). *Iti* final, issu de i.e. : **ā* ; *u* est demeuré, tandis qu'il est amui dans le corrélatif lat. *ut* (à côté de *aliuta*, il est vrai, et de *uti-que*, *uti-nam* ; mais *aliuta* peut avoir été bâti sur *ita*, et *utique*, *utinam* peuvent être issus de **utei-que*, **uteinam* avec abrége-ment iambique). L'ombrien a, avec particule postposée, *itek* « ita ». Cet adverb s'est maintenu seulement en italienique et en indo-iranien ; il serait du groupe des mots de la langue technique religieuse et juridique ; *ita* a dû figurer dans des formules ; en sanskrit, *iti* s'est conservé notamment dans les énoncations.

Italus, Italia (i chez les dactyliques par nécessité métrique, e. g. Vg., Ae. 1, 2) : Italien, Italie. Osq. *vitiliū*, *vitellīū* « *Italia* » ; *Vituli*, *Vitulāria uia*. Sans étymologie. Le rapprochement de *uitulus*, qui fait de l'Italie « la terre des veaux » (F. 94, 9 L.), n'est qu'un calembour. Sans doute mot indigène (illyrien?).

iter : v. *eō*.

iterum adv. : pour la deuxième fois, *semel atque iterum*. Ancien, usuel. Conservé seulement en v. *logoud*. M. L. 4557.

Dénominatif : *iterō* : répéter (d'où « dire sans cesse, aller répétant ») : *infidum esse iterant*, Plt., Tri. 832, renforcé à basse époque par le préfixe *re* : *reiterō* (Dronat). Dans la langue rustique, *iterō* a pris le sens technique de « labourer une seconde fois » (d'où les gloses *iterat* : *δρότε*, CGL II 91, 14 ; *iteratum, πάλιν σχαρέν* etc. ; pour le sens, cf. Ir. *bíner*), sens qui est passé dans les langues romanes ; cf. e. g. esp. *hedrar*, M. L. 4556, et *reiterō*, M. L. 7188.

Dérivés : *iteratiō* ; *iteratiūs* (terme de grammaire) = *frequentatiūs* ; *iterabilis* (bas latin) ; *iterāmen, iterātūm, -ātō, iterātās* (tardifs).

Du groupe de *is*, il y avait deux formes de l'adjectif marquant opposition de deux ; l'une repose sur *i-*, c'est celle de skr. *itarah* « autre » (par rapport à un seul terme) et de lat. *iterum*, neutre devant adverb ; l'autre repose sur **e/o*-, c'est celle de ombr. *etram-a* « ad alteram », av. *atārō* « celui-ci (de deux) » [corrélatif de *yatārō* « lequel (de deux) »], v. sl. *jeterū* « un » (qui a perdu son sens propre, par suite du fait que le suffixe *-tero* n'est plus vivant en slave). — Cf. aussi lat. *ceteri*.

itō : v. *eō*.

iuba, -ae f. : 1^e crinière du cheval ou de tout autre animal ; 2^e toute espèce d'objet comparable, aigrette, panache, etc. Ancien (Enn.), usuel. Conservé seulement en logoud. M. L. 4555. De la *iubātūs* (Naev.).

Bugge, BB 14, 58, a supposé que *iuba* serait quelque chose de bouillonnant et a rapproché *iubeō* (v. ce mot). Hypothèse pure que le sens n'appuie pas.

iubar, -āris n. (quelquefois m.) : *dicitur stella Lucifer, quae in summo quod habet lumen diffusum, ut leo in capite iubam*, Varr., L. L. 7, 76 ; cf. id., ibid. 6, 6. Le nom a d'abord désigné l'étoile Lucifer (φωσφόρος ἡλιός en grec) « *quod splendor eius diffunditur in modum*

iubae leonis », P. F. 92, 13, et par suite l'éclat qu'elle répand : *quintus ab aequoreis nitidum iubar exultit undis* | *Lucifer*, Ov., F. 2, 149. Mot uniquement poétique, auquel aucun correspondant n'est connu. V. le précédent.

iubeō, -ēs, *iussi* (infinitif parfait contracte *iusse*, futur *iussiū*), *iussum*, *iubēre* (formes d'infectum et de perfectum à diptongue *ou* dans le SC des Bac., *ioubeatis*, *iouiset*, mais la métrique n'atteste que *iubēō*, et le maintien de *-ss* dans *iussi* suppose la brévité de *u* : peut-être y a-t-il eu, à date ancienne, une opposition *iubēō* : *ioussi* ; on est amené à le supposer d'après la graphie *ioussi* constante à l'époque archaïque, cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gr.*⁵, § 242, et dont le *ioubeatis* du SC des Bac. ne serait qu'un reflet) : verbe à la fois de la langue technique et de la langue commune. Sens général : « ordonner » (par opposition à *uetare*). Dans la langue du droit public, s'emploie des résolutions politiques, des lois votées par le *populus* avec le sens de « décider », *senatus decrevit populus iussit*, Cic., Verr. 2, 2, 67, 161 ; *quae scisceret plebs aut quae populus iuberet*, Flac. 7, 15 (cl. *iussa ac scita*, Balb. 18, 42) ; *Tullum Hostiliū regem populus iussit*, T-L. 1, 22, 1, etc. Sur ce sens général se sont greffées des sens particuliers, plus flâbles, e. g. L. *Aimilius...*, *agrum oppidumque, quod ea tempestate posedit, item posidere habereque iousit* (« a auto-risé »), *dum populus senatusque Romanus uellet*, CIL I² 614 (189 av. J.-C.). La langue familiale l'emploie dans des formules avec le sens de « engager, inviter à, souhaiter » : *Dionysium iube saluere*, Cic., Att. 4, 14 ; *spērare nos amici iubent*, Cic., Fam. 14, 1, 2. De là, à basse époque, le sens de *uolō* pris par le verbe : *iube considerare* (« veuille examiner »), *pater, codicem istum*, Vit. patr. 3, 30.

S'emploie absolument ou avec un complément qui peut être soit un accusatif (*ei prouinciam Numidiam iussi*, Sall., Iu. 81, 1) ou une proposition complétive à l'infinitif ou au subjonctif. Le passif *iubeor*, *iussus* a le sens de « recevoir un ordre ». Ancien, usuel et classique ; mais tend à être remplacé par des formations plus expressives : *imperare* et, dans les langues romanes, *commandare*, **ordinare*. Non roman.

Formes nominales : *iussum* (surtout au pluriel *iussa*) n. : ordre(s) ; *in iussus* (Hor.) « qui n'a pas reçu d'ordres », sans doute d'après gr. *ἐκθέντος*. Le substantif *iussus*, *īs* n'est usité qu'à l'ablatif *iussū* « sur l'ordre de » (cf. *grātīs* et *ingrātīs*) ; *iussiō* est de basse époque (Dig., Lact., Vulg.) ; *iussor* est un mot de glossaire ; *iussōrius* est également très tardif.

La coexistence de *iubeō* et de *iussus* suppose une racine de la forme **yeudh-*. Or, le lituanien a *judū*, *judēti* « se mouvoir en tremblant » et *jundū*, *jūsti* « commencer à s'agiter », qui admet le sens figuré : lit. *jaudinti* signifie « éveiller une passion, séduire » ; pol. *judziec'* signifie « exciter, séduire » ; skr. *ud-yodhati* signifie « il bouillonne, il part en colère ». L'idée de « mettre en mouvement » subsisterait-elle à l'état de trace dans *iuba*, *iubar*? En indo-iranien et en grec, s'est développé le sens de « combat » : skr. *yūdh-* « combat », d'où *yūdhāyate* « il combat » (av. *yūdyeinti* « ils combattent »), hom. *ὑστην* (datif) et *ὑστιν* « combat ». Les mots

signifiant « ordonner, commander » différent d'une langue à l'autre.

iūbilo, -ās, -āre : pousser des cris, crier après ; verbe de la langue rustique. *Vt quiriture urbanorum, sic iūbile rusticorum*, Varr., L. L. 5, 58, *rustice uoce inclarare*, P. F. 92, 2, 3. Cf. aussi *iūbiliātus* : *κρανγή ἀγροκόνων*, CGL II 354, 56. Ancien (Accius). Le substantif *iūbileum* (-*lus*), qui n'apparaît qu'à partir de Silius Italicus, semble rebâti sur *iūbilo* d'après le couple *sibilus*, *sibilo*. Dans les gloses, *iūbileum* est expliqué par *sibilat* ; *iūbileum* *cum uocem dat*, CGL IV 102, 30 ; *iūbileum* par *sibilum*, peut-être par confusion avec *iūgo*, -*is*, qui s'emploie du cri du milan. *Iūbileum* a subsisté dans la langue de la Vulgate, et il est probable qu'il a influé sur la forme de *iūbileus* (-*laeum*), gr. *ἰωβηλάτος*, hébreu *ἰωβὲל* (conservé en irl. *iubail*), dont l'étymologie populaire l'a rapproché, comme le sens de *ἰωβηλάτος* a influé sur lui. C'est seulement, en effet, dans la langue de l'Église que *iūbileum* a la nuance « pousser des cris de joie » (à l'occasion du jubilé). Les dialectes romans dans lesquels *iūbileum* a subsisté l'ont conservé avec le sens de « crier après, appeler ». M. L. 4597.

Sans doute, faire **yū* ; cf. gr. *ἴωξ*. Pour la formation, cf. *sibilare*? V. *iūgo*.

iūcundus : v. *iūu*.

iūdaeus : juif. Emprunt au gr. *ἰουδαῖος*. Attesté depuis Cicéron. Roman. M. L. 4598 ; B. W. s. u.

iūdex : v. *iūs*.

iūgera : v. sous *iugum*, *iungō*, n° 9.

iūgis : v. sous *iugum*, *iungō*, n° 8.

iūglāns f. (génitif pluriel *iūglāndium* ; *iugulans*, codd. Varr., R. R. 4, 16, 6, avec épenthèse de *u*, cf. I 55, 4, *gymnasium*, etc.) : s'emploie seul ou joint à *nux* : sorte de noix, *quod cum haec nux antequam purgatur similis glandis, haec glans optima et maxima a Ioue et glande est appellata*, Varr., L. L. 5, 21, 102. De *Ioui*(s) *glāns*, gr. *Διός βάλανος*, cf. Gav. Bassus ap. Macr. 3, 18, 3. Conservé dans un dialecte italien. M. L. 4606.

iungō (*iugio?*), -*is*, -*ere* : *iugere milui dicuntur cum uocem emittunt*, P. F. 92, 21. De là *iugilō* (Anth. 733, 11). Cf. *iūbilo*.

iugulum, iugulae : v. *iugum*, n° 5.

iugum, iungō, etc. La racine indo-européenne **yeug-/yug-* présente en latin des formes sans nasale infixée à voyelle brève (type -*iux*, -*iugus*, mot racine ; *iugum*, *iugis*, *iuges*, *iugulum*) ou à voyelle longue, issue d'un ancien -*eu*- > -*ou*- (type *iūgera*, *iūgis*, *iūmentum*), et des formes à nasale infixée (présent *iungō* et ses dérivés et composés) :

1^o *coniux* (*coiu*; *co(n)iunx*, graphie influencée par *coniungō*), -*ūgis* c. : époux, épouse. Le genre est commun, mais l'emploi féminin est le plus fréquent ; le masculin est surtout poétique ; la prose dit *ui* ou *mari-tus*. Il se peut que le nom ait d'abord été employé seulement au pluriel — où il est d'ailleurs attesté — comme parentés. *Coniux* féminin est du vocabulaire noble ; la comédie emploie *uxor* ; et la forme paraissant ambiguë, on voit apparaître parfois un nominatif *coniuga* (cf. sa-

cerdōta, antistita, etc.). *Coniux* ne se trouve qu'une fois dans Plaute, Am. 475 (pour désigner, du reste, Amphitryon et dans la bouche de Mercure) ; Térence n'a qu'une fois *coniugium*, An. 561.

Dérivés : *coniugium* : *est legitimarum personarum inter se coeundi et copulandi nuptiae; coniugium dictum quia coniuncti sunt, uel a iugo quo in nuptiis colantur, ne resoluti aut separari possint*, Isid., Or. 9, 7, 20. Conservé en sarde, M. L. 2149 ; *coniugālis* (*coniugat*), cf. Varr. ap. Non. 528, 14, *dis coniugatū* ; *bus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sternebat* ; cf. *sēiunx*, Vellius, GLK VII 77, 18.

Avec la même valeur, le grec a *σύζυγος*, *δύματος*. Skr. *sam-yú-* signifie « lié d'amitié ». Avec un suffixe secondaire -*en*, got. *ga-juka* « compagnon ».

2^o *iugus*, -*a*, -*um* : uni, joint ensemble : *uasa olearia instructa iuga*, Caton, Agr. 10, 2 ; et « qui unit », épithète de Junon, d'après gr. *Ὕπερ Ζυγία*, cf. P. F. 39, 30, *Iugarius uicus dictus Romae, quia ibi fuerat ara Iunonis Iugae, quam putabant matrimonia iungere*. Cette forme simple n'est sans doute pas ancienne ; elle a dû être tirée du composé qui est relativement ancien et usuel. Composés : *biūgus* : attelé avec un autre, ou attelé de deux chevaux ; de là *biūgum* n. (sc. *iūmentum*) et *biūgi* m. (sc. *equi*) : attelé à deux chevaux ; *quadriūgus* (-*iugis*) : attelé à quatre [chevaux], d'où *quadriūgi* ; cf. aussi *inter*, *intrō-iugus* (Inscr.) ; *coniugus* = *σύζυγος* ; *coniugulus* (Caton) ; *coniugiae* « *ζευχῆρες* » (Gloss.).

De *biūgus*, *quadriūgus* sont issues les formes syncopées *bigae* f. pl. (sc. *equae*) et *quadrigae* « attelage, char à deux, à quatre [chevaux] » (le singulier *biga*, *quadriga* n'apparaît qu'à l'époque impériale, Sén., Plin., St.). *Biga* est demeuré en roman, M. L. 1095. La langue rustique a dû employer *quadriga* dans le sens de « attelage de quatre bœufs », conservé dans quelques dialectes romans ; cf. M. L. 6918. Dérivés : *quadrigārius*, adjectif et substantif masculin « cocher d'un attelage de quatre », employé comme cognomen ; *quadrigālis*, -*is* ; cf. P. F. 87, 12, *item nummi quadrigati* et « *bigati* a figura caelatura dicti.

3^o A côté de *iugus* existe un doublet *iūgis* (avec *ū*) ; *iugēs* : *eiudem iugi pares. Unde et coniuges et seuges*, P. F. 92, 22, qui vient des composés : *coniugis* (différent de *coniux*), attesté par CGL V 447, 29, *coniugis*, *con sociatus*, par la glose de Festus ; *iniugis* : 1^o « qui n'a pas encore porté le joug » = *ἄγος* ; cf. P. F. 101, 7, *iniuges boues qui sub iugo non fuerint* ; 2^o terme de grammaire « sans conjonction » (*ἄγογος*) ; *seiugis*, cf. Sol. 4, 2, *seuges gentes ad unum morem coniugare* ; et *biūgus*, *quadriūgus*, *seiugis*, -*is* (scil. *currus*) m. : « attelage à six chevaux », dont le doublet *seiugis* figure dans Isidore.

Élargissement par -*is* du type **yug-* de *coniux* ; la forme en -*is* est usuelle dans les adjectifs ; cf. *imberbis*, etc.

4^o *iuges* : *auspicium est cum iunctum iumentum sterius facit*, P. F. 92, 12 ; cf. Cic., Diu. 2, 36, 77, *hui simile est quod nos augures praeципimus, ne iuges auspicium obueniat, ut iumenta iubant diungere*. Le Servius de Daniel, Ae. 3, 537, a la forme *iugetis* : *iugetis*

enim dicitur augurium quod ex iunctis iumentis fiat ; et on trouve dans les gloses *iugites* : *συνεζυγέοντει*. Il semble donc s'agir ici d'un *iuges*, -*itis*.

5^o *iūgulum* n. et *iūgulus* m. : endroit où le cou se joint aux épaules et à la poitrine, attaches du cou, gorge. Attesté depuis Plt., Mer. 613. M. L. 4609. De là : *iūgulō*, -*ās* « égorger, étrangler » (sens physique et moral), *iūgulōr*, tous deux conservés dans quelques dialectes romans, M. L. 4607 et 4608 a ; *iūgulatiō*, -*ris uēna* (Vég.) (**iūgulatiō*, M. L. 4608), -*ātrix*, -*ātrium* (tardifs). S'y rattache également :

iūgula, -*ās* : étoile de la constellation du bœuf d'Orion, dont le nom s'est appliqué ensuite à la constellation tout entière, d'où le pluriel *Iugulae* ; cf. Varr., L. L. 7, 50, *iugula*, *signum quod Accius appellat Oriona*... *huius signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duae clarae, quas appellant umeros; inter quas quod uidetur iūgulum, Iugula dicta*. Cf. Plt., Amp. 275. Désigne aussi deux étoiles situées dans le Cancer, appelées *Aselli* (Manilius).

On retrouve le même suffixe *-*lo*- dans skr. *yugalam* « couple », ce qui n'autorise pas à restituer un mot indo-européen. Le grec a *σύνγην* courbure, arc du joug ; cf. Gundel, *De stellarum appellatione*, Giessen, 1907, p. 175 sqq.

6^o *iugum* n. : joug, pièce de l'attelage, attachée à l'extrémité du timon par une courroie (*lōrum*) ou une cheville entrant dans un trou (*cohum*) et formant deux arcs qui emboîtent le cou des animaux sur lequel il portait (i. *currum*) ; par extension « attelage uni sous un même joug » ; « mesure de terre labourée par une paire de bœufs » : *in Hispania ulteriore metiuntur iugis* : *iugum uocant quod iuncti boues uno die exarare possint*, Varr., R. R. 1, 10 (cf. *iūgerum*). Puis « joug », symbole de domestication et de servitude sous lequel on faisait passer les vaincus ; il était formé de deux lances fichées dans le sol réunies par une troisième transversale ; cf. *sub iugum mittere*, *sub iugo*. Par analogie de forme « chaîne continue de montagnes » et même « sommet d'une montagne » (d'où *iūgōsus* « montueux » dans Ovide d'après *montuōsus*) et en général tout objet rappelant le joug ou par l'aspect ou par l'usage : joug servant à porter des fardeaux (= gr. *ἄσταλλα*, *ἀνέφορον*), fléau de balance, barre transversale reliant deux montants d'un châssis (cf. *iugumentum* « linteau d'une porte », Caton), banc d'un bateau ; cf. Rich, s. u. Panroman. M. L. 4610.

Dérivés et composés : *iugālis* : de joug (et de mariage), M. L. 4603 ; *iugārius*, 4604 et *subiugārium*, 8369 a ; cf. aussi *iugastrum*, 4605 (conservé en roumain) ; *subiugis* (s. *lōra*, Caton), conservé en sarde, M. L. 8370 ; *subiugālis* (Ital., Prud., Vulg.), d'après *ὑπόγυος*; *coniugula*, M. L. 2151.

iugum se retrouve exactement dans hitt. *yugan* « joug », gr. *χύρων*, skr. *yugām*, got. *juk*. Le lituanien a introduit dans le substantif la nasale de *jūngiu*, d'où *jūngas*. En slave, v. sl. *igo* repose sur **jīgo* (ancien **yugo*), comme on le voit par ich. *jho* ; mais il s'y est mêlé une influence de **yeugos* (v. *iūgerum*) indiquée par des formes slavonnes telles que *ižesa* et par l'accentuation russe *igo*. Il est malaisé de fixer la forme primitive du mot brittonique, v. gall. *iou*, qui est féminin. Arm. *luc* « joug » a reçu *l-* par quelque accident secondaire. Mot indo-européen bien établi qui se rapporte à l'attelage, comme les vieux mots *equus*, *rota*, *axis*.

iūgō, -*ās* : unir, joindre, attacher (la vigne). Dérivés : *iugātor* (tardif) ; *iugātiō*, technique de la langue rustique ; **iugastrum* « orme », M. L. 4605 ; *iugābilis* ; *iugāmentum* (Gloss.) ; *Iugātinus*, épithète de Jupiter.

Iugō est un présent duratif en -*ā* correspondant à *iungō*, -*ēre* (cf. *dicō* | *dicō*, etc.) plutôt qu'un dénominal de *iugus*, *iugum*. Composés : *abiugō* (Pac.) ; *coniugō* : joindre ensemble, unir, combiner. Conservé en sarde, M. L. 2148 ; *coniugatiō* f. : non attesté avant Cicéron, qui l'emploie pour rendre *συγγένια* « parenté étymologique » ; cf. *coniugāta uerba* (= *συνεζυγέμενος*), Top. 3, 12 et 9, 38 ; a servi également à rendre *συγγένια* au sens de « conjugaison ». Ce n'est qu'à partir d'Apulée et d'Arnobie qu'on le trouve au sens général de « union », *coniunctiō*. Toutefois, Catulle, 61, 45, emploie *coniugātor* en parlant de l'Hybris, et Caton a un adjectif *coniugulus* ; *dīiugō* (Arn.) ; *seiugō* : doublet, rare et tardif, de *seiungō* ; *subiugō* : mettre sous le joug, subjuguer, M. L. 8369 ; d'où *subiugus*, postverbal, et *subiugum* n. , nom d'un animal inconnu, dans Pline 30, 146 ; *iūgātūs* « *ἄγος* » (Sidoine).

7^o *iūgō*, -*ē* : continu, adjectif usité surtout en parlant de eau : i. *aqua* « eau qui coule sans interruption » ; en bas latin et dans la langue de la Vulgate, s'emploie de toute espèce de choses : *holocaustum*, *conuītūm iūgē*, etc. Dérivés tardifs : *iūgītūs* (et *iūgē*), *iūgātās* ; composé : *iūgī-flūs* (Paul. Nol.).

9^o *iūgūs*, -*ēs* n. , usité au pluriel *iūgera*, -*ibus*, -*um* ; et *iūgerum*, -*ī* : il s'agit d'un ancien neutre en -*os/-es*, **yeugos/-es*, identique pour la forme à gr. *τεύγος*, -*εος* ; sur *iūgera* a été fait le nominatif singulier *iūgerum* (Varron) au lieu de **iūgōs* > *iūgūs*, attesté, du reste, par Priscien, mais non usité ; c'est que les noms de mesure de ce genre sont plus employés et plus connus au pluriel qu'au singulier. D'une façon analogue, du génitif pluriel *sesteritium* on a extrait un nominatif singulier *sesteritium*. Le mot désigne une mesure de terre qui correspondait originairement à la surface labourée en un jour par un couple attelé de bœufs ; expression du type fr. *journée* ; *hommée* (de terre), etc., arpent, mesure de 240 pieds de long sur 125 de large (environ 25 ares). Cf. le sens de *iugum* et de l'ancien fr. *joug*. Pour *-*es*, cf. slave *ižesa* « jougs », cité sous *iugum*. Demeuré en celtique : irl. *iugēr*. Le vieil anglais a *gycer* « joug » (cf. got. *jukuzi* « joug », avec un *u* intérieur surprenant) ; vocalisme et sens de **yugo*. Dérivés : *iūgerātūm*, -*ātīō*, -*ālis*, tous tardifs.

10^o *iūmentum* n. (de **youg-s-men-to-m*, cf. *ioumenta* dans l'inscription du Forum CIL I² 1) : attelage (de chevaux, mules, etc., par opposition à *bouēs* ; cf. Paul., Sent. 3, 6, 74, *iumentis legatis boues non continentur*). De bonne heure *iūmentum* a pris le sens de « bête d'attelage » et spécialement de « cheval », cf. Cic., Att. 12, 32, *iumento* (= *equo*) *nil opus est*; Nep., Tim. 4, *uectus iumentis iunctis*; T.-L. 21, 37, *non iumenta solum, sed elephanti etiam*. Dans les langues romanes où il est conservé, le mot sert à désigner l'« âne » ou la « jument », parce que, dans les exploitations rurales, on emploie souvent

« juger en premier ressort » et « préjuger », d'où *praeiūdīcum* : jugement antérieur, précédent ; jugement anticiqué, préjugé et préjudice.

iūrō, -ās (de **iouesat*?) ; cf. peut-être *iouesat* « iūrat » de l'inscription de Duenos, CIL I² 4, dont le sens est obscur et contesté ; **iourō* ; cf. *coniurāse*, S. C. Bac. : dénominal de *iūs*, prononcer la formule rituelle (cf. *iūs iūrandūm, iūrāre in uerba magistrī*, jurer, prêter serment. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4630.

Dérivés : *iūrāmentum* : serment, jurement ; forme tardive (d'après *sacrāmentum*) qui se substitue à *iūs iūrandūm* et qui a passé sous des formes savantes dans les langues romanes, M. L. 4629 ; *iūrātūs* : qui a juré, et *intiūrātūs* : sans avoir juré ; *iūrātor* : celui qui fait un serment, ou qui fait prêter serment ; *iūrātiō*, -*iūtūs*, *iūtūs*.

Composés : *ab-iūrō* : nier ou refuser par serment : *a. crēdītūm, pecūnīam* (= ἀπόφυνμι) ; *adiūrō* : adjurer, affirmer par serment ; *coniūrō* : jurer ensemble, se conjurer (= συνδύνωμι) ; *coniūrātūs* ; *coniūrātiō* ; *eiūrō* : même sens que *abiūrō* ; *obiūrō* : -are *iureiurando obstrīgere*, P. F. 207, 2.

D'autres composés présentent un *ē* intérieur qui doit reposer sur un ancien *ū*, ainsi :

deiūrō, -ās (on trouve déjà la forme refaite *deiūrō* dans la lex Repet., CIL I 198, 19, et assez souvent dans les manuscrits et chez les grammairiens ; Apulée emploie en outre une forme déponente *deiūrō*, Met. 10, 15) ; Prisc., GLK II 27, 16 : *deiūrō*, *peierat pro deiūrō peiūrō*. Pour le sens = ἀπόφυνμι, jurer avec force. Le verbe, d'emploi assez rare, est archaïque (Plt., Tér., Lucr., Varr.) ou postclassique. Donat, Hec. 771, enseigne que le mot a deux sens, suivant la quantité de l'initiale : *-at deos iūrat... aut ualde iūrat... si correpte deiūrō deos iūrat*, si producere, « ualde iūrat » (Eun. 331), distinction tout artificielle ; la variation de quantité de l'initiale est la même que dans *ēciō/ēciō*. — *dēiērātiō*, CIL VI 10298, 9.

ēiērō (à côté de *eiūrō* refait sur *iūrō*) : récuser un juge, abjurer. Technique : *bonam cōpiam ēiērāre* « se déclarer insolvable ».

peierō (*peierō*, *perierō* ; cf. Plt., St. 299, *perieratiunculas A, perieratiunculas P* ; Horace, C. 2, 8, 1, *perierati* ; Bern. 363, *perierat* ; Luc. 6, 749 ; Bern. 45 ; v. Usener, Fleck. Jahrb. f. kl. Phil. 91 (1865), p. 226 sqq. Hofmann, IA 28, 61 ; à côté de *periūrō*, forme refaite) : faire un faux serment, se parjurer ; cf. Cic., Off. 3, 108 ; Hor., Od. 2, 8, 1, *iūris... peierati = periūrū*.

Vieux terme juridique et religieux dont le correspondant se retrouve en indo-iranien dans des formes fixées : véd. *yōh* « salut ! » et la vieille formule *cām ca yōc ca*, av. *yaōz-dādātī* « il purifie, il rend rituellement pur ». On rapproche aussi alb. *je* « permission », ce qui est plus douteux. — La question se pose de savoir si v. lat. *iōs* repose sur un ancien **ye/ous* ou sur **yewos* ou **yowes*. La première hypothèse est celle que suggère le mot indo-iranien. A l'appui de la seconde, on cite *iouestod* de l'inscription du forum, qui signifie peut-être *iūstō* (l'interprétation est incertaine) et qu'appuierait la glose obscure de Festus citée plus haut. Goldmann, dans sa *Duenosinschrift*, écarte le *iouesat* « iūrat » qu'on a souvent supposé.

L'*ū* de *iūstus* est long et repose sans doute sur une

ancienne diphthongue. L'*ū* de *irl. huisce* « juste » peut-être bref. Et, à en juger par les composés *peierāre*, *dērāre*, le latin a aussi trace d'une forme à deux syllabes zéro : **yus-*, qui est celle que l'on attend des dérivés. La forme *iūrō* aurait subi l'influence de laquelle auraient échappé les composés grâce auquel que le timbre de la voyelle y est phonétiquement altéré. L'explication de *peierāre* par *peior* (Brugmann, II² 396) est invraisemblable.

iūs, iūris n. : sauce, jus ; bouillon. Ancien. Conservé en français et provençal. M. L. 4633.

Dérivés : *iūrulentus* (cf. *pūrulentus*) ; *iūsculum* (Cat.) ; *iūscularius* ; *iūscellum* (R. tun.) ; M. L. 4634, et britt. *iscell* ; *iūsculatus* ; *iūtūs*.

Gf. skr. *yūh* « bouillon de viande ». C'est le mot indo-européen qui indique un mets confectionné avec de la viande cuite dans une sauce. On a souvent des dérivés du mot radical : skr. *yūsam* et aussi une forme à suffixe *-n- : *yūs-ān-* qui fournit les cas autres que nominatif-accusatif ; v. sl. *jūxa*, lit. *jūše* et v. pr. *ju* (en baltique, désigne une soupe de poisson). On rapproche aussi gr. *τύπη* « levain », qui est loin pour le sens et pour la forme. Sur irl. *hīth* glosant lat. *pulpa*, v. gall. *iot*, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., p. 65.

iusquiamus, -ī m. (Pallad., Vég.) : forme corrompue de *hyoscyamus* = gr. *ὑσκεδάμως*. Sur *qui* = *xo*, v. Niedermann, Emerita, XI, p. 266 sqq.

iūsum (*iōsum, iūssu, iūsu, iōsu*) : « en bas » ; opposé de *sūsum*. Attesté dans saint Augustin. Semble une déformation tardive de *deorsum* > **diossum* > *iūsum*, sous l'influence de *sūsum*, avec lequel il formait couple. M. L. 2567.

Dérivé : *iūsānus* (*iōs*).

**iūtta* (*iotta*) ; -ae f. : soupe. Mot tardif (Rufus, v. 1^{re} siècle), non latin. M. L. 4636.

iūtūna, -ae f. : nom d'une nymphe, sœur de Turnus et jointe à *Voltūnus*, sans doute d'origine étrusque, comme semble l'indiquer sa finale. Les rapprochements avec *diūtūna* où avec *iūtū* reposent sur des étymologies populaires.

iūuenēus, -a, -um adj. formé à l'aide du suffixe -*o* sur le thème **iuen-* qu'on a dans *iūuenis*, *iūuentūs* : *iūuenus* équiv. Lucr. 5, 1074. Usité surtout avec valeur de substantif comme *iūtūs*, dans un sens restreint par la langue romaine : *iūuenus* « jeune taureau », *iūuenca* « jeune génisse », M. L. 4644. Les poètes de l'époque impériale l'emploient dans le sens de « jeune homme », « jeune fille », à l'imitation de gr. *μόρσος*, *δάμαλος*. La langue de l'Église connaît le diminutif *iūuenulus*, -la (adjectif et substantif), M. L. 4639, et les langues romanes attestent un second diminutif **iūuenellus*, M. L. 4640. Cf. aussi *iūuenātūs* (*negōtātor*) ; *iūuenēllus* (d'après *adūtō*), St Ambr. ; *iūuenis*, -ātūs.

La phonétique de *iūuenus* est inattendue ; en latin, on devrait avoir **iūuenus*. Le mot est peut-être d'origine dialectale ; cf. ombr. *iueka*, *iuega* « iūuenca » ; v. *cupencus*.

V. *iūuenis*. Terme d'éleveur qui pense surtout à l'âge

des animaux ; cf. des expressions comme *bīmus*, *bīdens* et *bītūs*. Faits analogues dans v. sl. *jūntūs*, au sens de lat. *iūuenus*, et lit. *jauntikis* « fiancé » et « jeune animal ».

iūuenis, -is adj. m. et f. (pas de neutre), comparatif *iūuenior*, M. L. 4623 (fr. « gindre » subst.), pas de superlatif. Jeune (se dit de l'homme). Usité surtout comme nom *iūuenis* m. et f. : jeune homme, jeune femme. L'emploi comme adjectif et le genre féminin sont sans doute récents et secondaires, du reste rares. On sait que les Latins placent le *iūuenis* entre l'*adūtēscēns* et le *senior*, dans la période qui s'étend à peu près de vingt à quarante ans ; cf. Gell. 11, 28, 1, *eos (militēs) ad annū XLVI iūiores, suprāque eum annū seniores appellauit* (*Seruius Tullius*). — *iūuenis* est un thème en -*ī* (le génitif pluriel est toujours *iūuenūm*), qui, comme *cānis*, *mēnsis*, etc., a été au nominatif muni d'une finale en -*is* ; v. Ernout, Philologica I, 135. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4642. Les formes romaines de *iūuenis*, ainsi que *giovane*, reposent sur **iouenis*, avec le vocalisme qui se retrouve en ombrien et en indo-iranien ; v. plus bas.

Dérivés : *iūuenis*, *iūtūs* (v. ces mots) ; *iūuentūs*

« jeunesse », scil. *aetās*, cf. CIL X 4362 (surtout poétique), par opposition à *senectūs* (*aetās*, sept fois dans Plaute contre un exemple de *senecta* seul, v. F. Schoell, IF 31, 310), M. L. 4643 ; *iūuentās*, -ātūs f. (surtout poétique) personnifiée et déifiée correspondant à Hébē ; *iūuentūs*, -ūtūs f. : forme normale, de type ancien, qui trouvait un point d'appui dans *senectus* : 1^{re} jeunesse, considérée comme une force active ; 2^{re} « jeunesse », collectif, *iūuenūm multītūdō*. Sur le groupe *iūuentūs*, *senectūs*, v. Ernout, Philologica I, 225 sqq.

De *iūuenis* sont dérivés *iūuenālis* (d'après *ūirginālis*), M. L. 4638 a ; *iūuenīlis* (d'après *pūrēlīlis*), qui sont employés comme adjectifs. A l'époque impériale apparaît *iūuenēcō* (= *வெள்ளு*), créé sur le modèle de *adūtēcō*, *senēcō*, et plus tard *iūuenācō* d'après *pūrēcō*. Horace emploie *iūuenē*, A. P. 246, qui est glosé *வெரேப்ளு* et qui traduit plutôt *வெள்ளு*, et les gloses ont *iūuenē* : *வெரேப்ளாவு*, CGL II 94, 19. Cf. encore *iūuenē* (Filastr.), *iūuenulus* (Greg. Tur.), *iūuenēlēs*, CIL V 5134 ; *iūuenē*, -tānūs.

Pour l'*ē* intérieur de *iūuenis*, cf. les composés de *ueniō*, où l'*ē* se maintient devant un -*i*- de syllabe suivante, cet -*i*- étant ici un élargissement destiné à fournir un nominatif clair, comme dans *canis*. La flexion est en -*n*- pour le reste.

iūuenēs doit être rapproché des mots du type *aeuom* (q. u.) et signifie « celui qui est dans la force de l'âge » ; les *iūuenēs* formant la catégorie de citoyens s'opposant aux *seniōres*.

Le sanskrit a le même vocalisme radical que le latin : *yōvā* « jeune », acc. *yōvānam*, gén.-abl. *yōnāh* (cf. lat. *iūtūs*, etc.) ; mais l'Avesta a dans le nominatif singulier *yava* le vocalisme *a* (représentant *e*) qu'a le sanskrit dans *yōvāyas* « plus jeune » (cf. le comparatif m. gall. *ieu*, v. irl. *oir*, *oir* « plus jeune »), *yōvīshāh* « le plus jeune » ; cf. ombr. *iouie* « iūuenēs ». Le baltique et le slave ont dérivé, sans doute à *ordhī*, lit. *jūnas* « jeune », v. sl. *jūnū*. Le suffixe à prépalatale de skr. *yōvāyā* « jeune » est chose à peu près unique ; la gutturale doit être ancienne, à en juger par les formes parallèles :

lat. *iūuēns* « jeune bœuf », gall. *ieuanc*, irl. *oac* « jeune », ou, avec vocalisme radical zéro, comme en latin, got. *juggs* « jeune » (comparatif *jūhīza*). Le dérivé *iūuēns* rappelle got. *jūnda* « jeunesse » (sans que la rencontre implique communauté originelle), tandis que le reste du germanique a une forme en -*ti*- : v. h. a. *jugnd*, etc., *iūuēns* rappelle irl. *ōtiū* « jeunesse » (véd. *yūvātī*, qui signifie « jeune fille », est indépendant de ces noms de notion) ; la conservation de la forme en -*tūs* s'explique par la valeur spéciale du mot.

iūuō (*iou-* dans *iouent* « iūuent » d'une inscription latino-falique, CIL I² 364, avec *o* provenant d'une dissimilation graphique) — comme dans *flouius* ; *adiuōu*, Rev. Arch., 1933, 398 ; *adiuō*, CIL I² 1805), -ās, *iūuī*, *iūuūtūm* (et *iūuūtūm* dans *iūuātūrūs* ; *iūuātūs* dans Theod. Mops.), -ārē : faire plaisir à (surtout à l'impernel *iūuāt*). *iūuare...* *in utroque* (scil. *in sensu et in animo*) dicitur, ex eoque *iūuūndum*, Cic., Fin. 2, 4, 14 ; par suite « aider ». Dans ce dernier sens a tendu à être remplacé par le perfectif à valeur intensive (moyenne?) *adiuōō* et son fréquentatif *adiuōōtō* ; *iūuō* ne dépasse guère dans la littérature le 1^{er} siècle de l'Empire. A subsisté pourtant en italien et en logoud. M. L. 4638.

Dérivés et composés : *iūuāmen*, -mentum, tous deux bas latins (comme *adiuōāmen*, -mentum).

adiuōō, -ās : venir en aide à. Ancien, usuel. *iūrītū* (Inscr.) ; *iūuāntia*, -ae f. *iūuābīlīs* (Boèce).

Dérivés : *adiūtō*, -trīx, -tōrium, M. L. 173 ; *adiūtēmentum*, etc. Ennius a un futur du perfectum *adiūtōō* (cf. Cic., Cato mai. 1, 1), et Catulle 66, 18, *iū(u)ērīnt* (subjonctif parfait), cf. Neue-Wagner, Formenl.³, III, p. 492. La brève de ces formes est étonnante et *adiuōō* doit sans doute se lire *adiūtōō*, forme du type *nōrō*, *deūtōō* (= *deūtōuerō*) ; *adiūtōō* n'étant qu'une graphie destinée à éviter la confusion avec le composé de *iūrō*, *adiūtōō*. Cette graphie, mal comprise, a donné lieu chez les élégiaques comme Catulle et Properc. (2, 23, 22) à la scansion trisyllabique *iū(u)ērīnt*. *adiūtōō* (et *adiūtōō*), -ās : aider. Attesté depuis Plaute. Intensif expressif appartenant à la langue parlée ; banni de la prose classique. Panroman. M. L. 172.

Dérivé : *adiūtābīlīs* (Plt.). *deūtōō* (Plt., Tri. 344, et Didasc. apost. 29, 15).

A *iūuō* se rattache aussi (cf. Cic., Att. 16, 16 b, 17) l'adjectif *iūcūndus* « plaisant, agréable », formé avec le même suffixe que *fēcūndus*, etc. Ancien, usuel et classique. Rapproché de *iōcūs* par étymologie populaire, d'où la graphie *iōcūndus*.

Dérivés : *iūcūndē* ; *iūcūndītūdō* (Gloss.) ; *iūcūndō*, -ās (latin, ecclésiastique) « réjouir, charmer » = *ēvēpōphō*, traduit au passif *ēvēpōtōpōtā* ; composés : *iniūcūndus*, -ātūs (d'après *ānōtīcō*, *ānōtā*, cf. *insuātūs*). Noms propres *Iūcūndus*, -ātūs, -dīllus, -dīnus.

Pas d'étymologie sûre. V. Specht, KZ, 1938, 207, et 1944, 52, qui rapproche skr. *āvāti* « il aide ».

**iūus*, -ī (m.?) : if. Emprunt tardif au gaulois ; cf. irl. *eo*, gall. *yōv* ; le germanique a v. h. a. *iwa* « Eibe ». Cf. *tāxus*. M. L. 4560.

iūxtā : v. *iugum*, n° 12.